cinéa

12 Août 1921

Numéros 14 - 15

Hebdomadaire Illustré

Louis DELLUC et A. ROUMANOFF, Éditeurs

10, Rue de l'Élysée, Paris - Tél. : Élys. 58-84

ABONNEMENTS :

1 an 75 fr. - 6 mois 40 fr.

Le Numéro ... 2 fr.

SESSUE HAYAKAWA

LE CINÉMA EN FRANCE ET EN AMÉRIQUE

par Henry Roussel

LE CHASSEUR DE TÊTES

Roman d'aventures américaines par O. Henry

Succès d'aujourd'hui :

EMMY LYNN

Emmy LYNN
Marcel VIBERT

DANS
VISAGES VOILÉS... AMES CLOSES
de Henry ROUSSEL.
(Jupiter-Film)

MODOT

VAN DAELE

DANS
LE DESTIN ROUGE
Drame de Frantz TOUSSAINT
(Jupiter-Film)

Ceux de demain :

E. NORWOOD

E. NORWOOD

DANS
Les Aventures de Sherlock Holmès
15 Episodes d'après CONAN DOYLE.
(Stoll-Film)

GINA PALERME

Gina PALERME

DANS
L'ÉTERNEL FÉMININ
Histoire romanesque de Roger LION.

VAN DAELE

Eve FRANCIS
Elena SAGRARY
VAN DAELE
MODOT
Yvonne AUREL

DANS
FIÈVRE
Drame de Louis DELLUC.
(Alhambra-Film)

EVE FRANCIS

Eve FRANCIS

DANS
LE CHEMIN D'ERNOA
(Parisia-Film)

Edités par la
Sté Fse DES FILMS ARTISTIQUES
17, RUE DE CHOISEUL, PARIS

Notre Livre d'Adresses

*

Les Meubles de Francis Jourdain, 2, rue de Sèze
H. Compère, *copie de manuscrits*, 14, rue Henner
Géo, *robes*, 29, rue d'Astorg.
Photographie d'Art : **Henry Castéra**, 51, rue de Clichy
L'Edition, 4, rue de Furstenberg
Les éditions de la Sirène, 7, rue Pasquier
Comœdia illustré, 32, rue Louis-le-Grand
Ciné pour Tous, 26bis, rue Traversière
L'Esprit nouveau, *revue d'Esthétique*, 29, rue d'Astorg
Footitt et ses cocktails, 6, rue Montaigne
Au Cabaret, *la meilleurd cuisine*, avenue Victor Emmanuel III
Le Colisée *est le cinéma entre les cinémas*
Montagné, *traiteur, est le roi de la cuisine française*, rue de l'Echelle

Aux éditions de la Sirène, 7, Rue Pasquier, et chez tous les libraires

LA JUNGLE DU CINÉMA
par LOUIS DELLUC

c'est le livre qu'il faut avoir lu

PHOTOGÉNIE
DE BRUNOFF, Editeur
32, Rue Louis-le-Grand

ROBES *LINGERIE*

MARIO FRANCIS
BONNETIER

15, Rue Washington (Champs-Elysées), Paris
Tél. : Elysées 17-36 Métro : Georges V

LAMBRECHTS
GASTON, Directeur
TAILOR

Téléphone Central: 18-36
14, Rue Duphot PARIS (1er arr.)

NOTRE CONCOURS DE SCÉNARIOS
sera clos le 1er Septembre prochain
NOTRE CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES
sera clos le 1er Octobre prochain

CF 4° PER 283
CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE BIBLIOTHÈQUE MUSÉE

ON TOURNE

Miss Edith Blake, jeune star anglaise. Mlle Paule Fanzy, la femme acariâtre de la *Rose de Roseim*, aux Champs-Elysées, M. Marcel Bonneau qui vient de terminer *Le Porion* avec M. Champavert, et M. André Gobin, chargé d'un rôle important dans le film et régisseur général; tels sont les interprètes choisis par Jean Hervé pour *Le pauvre village*, le scénario de M. Amiguet, qu'il va tourner en Suisse.

●

En Allemagne, l'Ernst Lubitsch Film tournera prochainement une adaptation des *Joyeuses commères de Windsor*.

●

Le parquet de Liége a fait saisir un film projeté au cinéma de la Maison du Peuple de Saint-Nicolas-les-Liége intitulé : *La Sacrifiée*.

La censure l'avait autorisé.

●

Aux confrères qui avaient annoncé que Marcel L'Herbier allait tourner un « ciné-roman » (*sic*), l'auteur d'*El Dorado* répond :

Voulez-vous rassurer les 56 millions d'admirateurs que M. Feuillade compte en France et rassurer du même coup les trois ou quatre personnes qui s'intéressent à mes ouvrages. Si flatteuse qu'elle soit pour ma témérité, votre information d'hier est tout à fait erronée. Non. Je ne songe pas à m'attaquer au « redoutable » Judex... et les lauriers de Barrabas ne me sont pas somnifuges.

Au reste, pour les quelques amateurs, curieux de mes intentions, voudrez-vous simplement rappeler (et nous nous comprendrons certainement) qu'il *peut* y avoir d'autres films que des ciné-feuilletons, pour être contraints, par leur métrage, à durer plusieurs soirs et, qu'en tout cas, la tétralogie n'est pas un « film à épisodes. »

●

Le prochain film de Gina Palerme sera exécuté par Guy du Fresnay, metteur en scène de *L'ami des montagnes*.

●

Gaston Modot et Paul Vermojal sont aussi les interprètes de *Mathias Sandorf*.

L'Agence Générale Cinématographique réunirait sous le titre de *Les avatars de Charlot*, les principaux succès de Charlie Chaplin.

●

Une fleur dans les ruines, film de Griffith, interprété par Lilian Gish, a été présenté le 28 juillet, à la salle Marivaux.

●

Nous reverrons bientôt Lucien Callamand dans *Le mariage d'Agénor*, entouré de baigneuses qui rappelleront les girls de la *Sunshine*.

●

Aux studios Gaumont, Louis Delluc a terminé la réalisation d'un film bouffe ; *Le Tonnerre*, d'après un conte de Mark Twain. Les interprètes sont Marcel Vallée et Lili Samuel. L'opérateur : Gibory.

●

Jean Pellerin, artiste sincère, écrivain ironique et subtil, romancier de talent, aimé de tous, est mort.

Il avait publié *La jeune fille aux pinceaux*, *Le Copiste indiscret*, *La chanson du retour*. Il appartenait au groupe des Treize de l'*Intransigeant*.

Il aimait le cinéma, le défendait, le faisait aimer.

●

Ciné-Coulisses, organe bi-mensuel des régisseurs et des opérateurs de prise de vue paraît avec un programme net, actif, pratique et vivant.

●

La prochaine production de M. Pierre Colombier (films Fantasio) a pour titre *Le Pendentif*.

●

M. Poirier a terminé *Le Coffret de jade*, dont les décors sont particulièrement bien venus.

●

M. Violet, metteur en scène de *Li-Hang le Cruel* et de *l'Epingle rouge*, est en ce moment à Louviers où il travaille à une nouvelle œuvre intitulée *La ruse*. Principal interprète, M. Alfonso Mesa, un jeune premier qui avait été très remarqué dans *La double épouvante*.

●

Ils tournent! Ils tournent! Tout tourne!

Lisez tous les jours *L'Or du temps* de Pierre Scize dans *Bonsoir*.

Nous ne sommes pas payés pour dire tout ça.

Pierre Scize non plus.

LA PRESSE FRANÇAISE DU CINÉMA

Périodiques consacrés à l'Art Muet

Le Cinéma
Hebdomadaire
Dr : G. Lordier - Rr en chef : E. Fouquet
28, Boulevard Bonne-Nouvelle, PARIS

Cinéma-Spectacles
17, Rue Magenta, 17, MARSEILLE

Cinématographie Française
Revue Hebdomadaire
Dr : E. Louchet - Rr en chef : P. Simonot
Administrateur : Jean Weidner
50, Rue de Bondy, PARIS

Ciné-Coulisses
Directeurs : Boisyvon et F. Varredes
1, Boulevard des Italiens, PARIS

Ciné-Journal
Hebdomadaire
Dr : G. Dureau - *30, Rue Bergère, PARIS*

Ciné-Magazine
Hebdomadaire Illustré
Drs : Jean Pascal et Adrien Maitre
3, Rue Rossini, PARIS

Cinéopse
Revue Mensuelle — Dr : J.-M. Coissac
73, Boulevard de Grenelle, PARIS

Ciné pour Tous
Revue Bi-Mensuelle - Dr : P. Henry
26 bis, Rue Traversière, PARIS

Ciné Pratique
Directeur : Henri de Villemandy
45, Rue de Belleville, PARIS

Cinéa
Louis Delluc et A. Roumanoff, Edit.
10, Rue de l'Elysée, PARIS

Courrier Cinématographique
Directeur Fondateur : Ch. le Fraper
28, Boulevard Saint-Denis, PARIS

Hebdo-Film
Directeur Fondateur : A. de Reusse
23, Boulevard Bonne-Nouvelle, PARIS

L'Ecran
Journal Officiel du Syndicat Français des Directeurs de Cinématographes
199, Rue Saint-Martin, PARIS

Filma
Revue Bi-Mensuelle — Dir. : Millo
3, Boulevard des Capucines, PARIS

Scénario
Revue Bi-Mensuelle - Dr : R. de Simone
9, Rue de Clichy, PARIS

Quotidiens et Revues ayant une Rubrique régulière du Cinéma

Bonsoir (Pierre Scize, Auguste Nardy, Marcel Achard). — Comœdia (L. Croze). — Comœdia Illustré (Louis Delluc). — Le Crapouillot (Jean Galtier, Boissière, René Bizet, J.-L. Durandeau). — La Démocratie Nouvelle. — L'Ere Nouvelle (Pierre Costar). — L'Esprit Nouveau. — Excelsior (André Heuzé). — L'Information (Lucien Vahl). — L'Intransigeant (Boisyvon). — Le Journal. — Le Journal des Débats (Gustave Frégaville). — La Liberté (P. de la Borie). — La Lanterne. — Le Matin. — Le Mercure de France (Léon Moussinac). — Paris-Midi (Louis Delluc). — Le Populaire (François Crucy). — La Rampe.

LES FILMS D'AUJOURD'HUI

La Faute d'Odette Maréchal

Avant qu'eussent été inventées les Sociétés de Gens de Lettres et d'Auteurs dramatiques, les écrivains étaient, comme chacun sait, indignement exploités et le métier ne nourrissait pas son homme. Il y avait une solution toute simple qui était d'en faire un autre, et de ne prendre la plume que lorsque l'on avait quelque chose à dire.

Maintenant qu'écrire est devenu une profession, que les traités sont passés, le problème est renversé et l'on entend des écrivains se poser tout naturellement cette question, qui, si l'on y songe, est monstrueuse : Etant donné que j'ai un livre à fournir, que vais-je y mettre ?

Le Cinéma a hérité de cette situation et en a porté les inconvénients au maximum. D'une part, le coût élevé des réalisations rend très difficiles les expériences, interdit l'organisation de débouchés analogues à ceux (petites revues, journaux de province, théâtres à côté) grâce auxquels les jeunes littérateurs ou dramaturges arrivent tant bien que mal à se faire connaître. D'autre part, la machine étant montée et fonctionnant il faut bien l'alimenter avec ce qu'on trouve ; d'où disparate entre la qualité et la matière première et celle de l'exécution ; d'où réalisation souvent excellente d'œuvres dont le fond reste inférieur. C'est pour cela qu'un film qui fait honneur à l'écran français — *La Faute d'Odette Maréchal* — qu'on revoit toujours avec plaisir, avec intérêt, avec émotion, ne représente point, comme achèvement artistique, ce qu'on peut légitimement attendre du beau talent de M. Henry Roussell et de ses interprètes. Mais tout de même, comme il tranche parmi les productions en série qui nous accablent !

●

Mascotte court le Derby.

Il y a dans ce film deux séries de vues et d'acteurs ; le problème consistait en ce qu'elles ne fussent pas simplement juxtaposées. Au début, des scènes amusantes, bien prises, du monde des courses ; à la fin, un Derby avec une arrivée réellement impressionnante ; dans l'intervalle, une histoire longue, ennuyeuse et banale, destinée à expliquer les scènes sportives. Parallèlement, des acteurs amateurs d'un côté, tous excellents ; un jockey, un entraineur qui possède au plus haut point le physique de l'emploi (si je me suis trompé et si le rôle est joué par un homme de métier celui-ci est de premier ordre) et enfin *Mascotte* elle-même interprétée par un équidé dont on ne nous dit point le nom. Et de l'autre côté, des acteurs professionnels, que la comparaison fait paraître banals, malgré leur

> ***Le pur rêve nous montre des exotismes plus vrais qu'une enfilade de documentaires.***

talent, malgré le jeu sympathique et le charme un peu matronal de Miss Violet Hopson.

Et pourtant, il faut s'en rendre compte, si ennuyeux que soit le drame proprement dit, c'est pourtant ce qui donne un intérêt particulier à des scènes qui, autrement, ne seraient que des *documentaires*. Nous voyons chaque jour à l'écran, des arrivées de courses ; si celle ci nous passionne c'est que nous attachons un intérêt particulier à la victoire de *Mascotte* ; c'est parce que de cette victoire, dépend l'issue d'une action où des sentiments humains sont en jeu.

Au fond, le problème le plus difficile du Cinéma est peut-être d'assurer l'harmonie, l'unité de ton entre l'élément documentaire, naturel, imposé, — l'arbre qui frissonne, l'eau qui coule, l'homme qui passe dans la rue, le cheval qui court — et l'élément fictif, dramatique, inventé. On comprend que de bons artistes aient pris peur, aient cru résoudre le problème en se réfugiant dans un studio pour rester maîtres de leurs décors ; et ainsi naissent des œuvres telles que *Le Cabinet du Docteur Caligari*. Mais la difficulté renait sous une autre forme : le corps humain, par le caractère naturel de ses mouvements, se sépare du décor factice. Si l'on veut aller jusqu'au bout du parti, il faut déformer les gestes, faire des hommes des pantins, cacher les visages sous un masque de fard, ou même, on l'a proposé, sous un masque véritable. Dans ce sens, on arrivera à réaliser des œuvres peut-être charmantes ou fortes, mais qui ne plairont qu'à une coterie : exactement le contraire de ce qu'il faut chercher au Cinéma.

C'est encore une des antinomies éternelles de l'Art, grâce auxquelles aucune solution n'est entièrement satisfaisante, et il demeure toujours nécessaire — heureusement — de chercher autre chose.

●

Le Mariage d'Agénor.

La note tendre, sentimentale, est plus spontanée que la note comique. Lorsque quelqu'un s'assied au piano pour improviser, il reste souvent dans les modes mineurs et mélancoliques. Sur dix pièces écrites en dehors de toute idée d'utilisation, il y a neuf tragédies ou drames. Dans un drame, même médiocre, on sent, par instants, que l'auteur est sincère, qu'il sympathise avec ses personnages ; lorsque l'on écoute une *comédie comique* (comme disent les programmes) il est impossible de ne pas avoir l'impression que celui qui l'a fabriquée était torturé par la pensée de la fin du mois, des notes du médecin de la couturière, par l'absolue nécessité de *faire drôle*, pour que cela rapporte autant que *La petite grue du troisième* (mes excuses à l'auteur s'il existe réellement une pièce portant ce titre.)

Les comédies que met en scène M. Callamand sont précisément parmi celles qui donnent le moins cette pénible impression. Elles ne sont pas extrêmement comiques, mais il y règne un ton de bonne compagnie et, dans l'ensemble, elles sont plus agréables à voir que d'autres œuvres dont la drôlerie intense, de caractère purement mécanique, est physiologiquement fatigante.

Lionel Landry.

Le Cinéma en Amérique et en France

Par Henri ROUSSEL

Il y a à Paris, cela va de soi, comme dans toutes les capitales, « un marché » cinématographique. Mais existe-t-il réellement en France une « industrie » cinématographique avec laquelle celles des autres pays doivent compter ?

Faut-il croire que l'industrie née de la miraculeuse et diabolique invention demeure empreinte d'un modernisme trop aigu pour être adoptée, comprise, assimilée par notre vieux monde latin caduque et perclus ?

La peur d'innover

En France, *innover* épouvante notre capital. C'est un fait. Mais, songeons-y cela attire les esprits hardis, avides de meilleurs lendemains, dont tout autour de nous l'univers est peuplé...

Presque toutes les grandes idées modernes furent les œuvres de savants et d'artistes français. Hélas ! pourquoi faut-il que presque toutes les hérésies politiques, financières, industrielles aient été commises par notre vieille et radoteuse bourgeoisie dirigeante et possédante ?

Pourquoi avons-nous permis que des œuvres de cerveaux français servent à la gloire et à la fortune de nos rivaux, voire de nos ennemis ?

Le cinématographe, découverte française, a servi en Amérique à l'édification d'une formidable industrie. Puisque nous n'avons pas su devancer nos rivaux, tirerons-nous au moins quelques profits de leur expérience ? Peut-être !

Non pas, entendons-nous bien, qu'il s'agisse de copier nos directives sur un voisin aux mœurs commerciales, au tempérament différent des nôtres et que nous ne saurions imiter sans mécompte ; ce qu'il faut bien, plutôt, c'est noter ses erreurs, afin de n'y pas tomber nous-mêmes.

J'essaierai de jeter ici, dans un travail forcément très abrégé, quelques notes sur les observations que peut recueillir aux Etats-Unis un témoin impartial.

Tout d'abord, occupons-nous du côté purement industriel et faisons le bilan de « the american moving picture » à ce jour.

L'industrie du cinématographe est-elle, à l'heure actuelle, aux Etats-Unis, dans un état florissant ?

Il y a crise !

Non. Il y a crise, crise terrible.

Voilà un point acquis, irréfutable, il est d'importance, j'imagine !

Dans le développement de l'industrie cinématographique, nos rivaux américains ont trop laissé « jouer » les défauts de leurs qualités.

Voyons d'abord les qualités.

L'énorme mérite de l'Amérique est d'avoir compris, des années avant les producteurs français, l'avenir prodigieux du cinématographe au triple point de vue : industrie, art, véhicule de la pensée.

La notion de la puissance de l'invention nouvelle une fois acquise, les capitaux, courageusement, audacieusement, affluèrent.

On put donc s'adresser, pour développer d'abord, perfectionner ensuite, la source de richesses qui venait de jaillir, à des hommes de valeur, à des intelligences réelles, ayant déjà prouvé leur maîtrise dans d'autres branches d'activité, et qui vinrent au cinéma attiré par les brillantes conditions offertes. Leur initiation fut rapide, leur progrès vertigineux.

Des réalisateurs de grands talents se révélèrent. Des œuvres d'art véritables conquirent ses lettres de noblesse au cinématographe d'imagination et, aidée par l'absence de toute concurrence, puisque l'Europe toute entière était en guerre, l'industrie nouvelle se classa en cinq années au troisième rang des industries des Etats-Unis.

Résultat saisissant de puissance créatrice, œuvre de l'esprit industriel américain.

Examinons maintenant le revers de l'étincelante médaille.

Le départ de l'industrie nouvelle exigeait, de la part du capital, de l'audace, beaucoup d'audace. Il en eut. Mais on transforma vite cette qualité commerciale en un grave défaut : l'imprudence.

On vit « grand » tout de suite, ce qui était parfait. Mais on méprisa tout souci d'économie ! On gaspilla ! On pouvait faire aussi bien à prix de revient moindre. On n'y songea même pas.

Les beaux films coûtaient trop cher ! Puis on produisit des films moyens « en série ». Méthode chère aux « american businessmen ». On produisit dans des proportions exagérées. Donc, surproduction d'articles moyens, mévente, bref, *le capital ne fut pas rémunéré*..

Les parasites du capital

Et puis, là-bas, comme ici d'ailleurs, l'industrie nouvelle n'attira pas seulement des concours précieux. Des parasites innombrables envahirent la splendide proie. Les « offices » se remplirent de hauts fonctionnaires dont les services ne paraissaient pas nettement déterminés, mais dont les exigences d'argent étaient, en revanche, impressionnantes. Si bien que l'industrie du film de là-bas enrichissait déjà beaucoup de gens (dont quelques-uns seulement « produisaient » utilement), alors qu'elle n'enrichissait pas encore les actionnaires.

Une arme à deux tranchants

Nous allons à notre tour demander à notre Parlement, assurent les révoltés, de voter lui aussi une loi protectionniste fermant nos frontières à toute importation de films étrangers.

Prenons garde ! Arme à deux tranchants !

Si cette loi est votée, les films américains n'entreront plus chez nous, soit. (N'entreront-ils plus ?... Hum ! c'est à voir, car n'oublions pas que pour ces films, complètement amortis dans leur pays d'origine, les vendeurs peuvent demander un prix extrêmement réduit, puisque ce prix constituera un bénéfice net). Mais les films suédois, anglais, allemands, italiens, seront, comme de juste, frappés du même coup et n'entreront plus chez nous.

Nous verrons alors ces pays prendre à leur tour, par représailles à notre égard, des mesures protectionnistes radicales.

Or, notre production peut parfaitement se passer de la clientèle de l'Amérique — elle s'en est passée jusqu'ici, certains films ont constitué de brillantes opérations commerciales en ne se souciant pas du marché américain, — *mais elle ne peut pas se passer de la clientèle des autres pays.*

On objectera que ces pays ne produisent pas assez en général pour alimenter leurs protectionnistes les plus sévères, acheter des films à leurs concurrents. Admettons l'objection.

Alors voyez-vous, là encore, les Etats-Unis triompher ? car eux seuls, en offrant de la marchandise déjà amortie dans leur pays, pourront demander à leurs clients étrangers des prix tellement bas que, malgré les droits protectionnistes, le film américain demeurera encore le meilleur marché de tous, le seul importable !

Nous serons encore battus par le poids lourd... par le grand pays aux 35.000 établissements...

Le vrai protectionnisme

La seule mesure protectionniste que nous puissions prendre sans danger consiste, à mon avis, à appliquer, en le développant encore, le principe fiscal que nous trouvons dans une loi proposée en ce moment au vote de la Chambre, loi concernant le dégrèvement des exploitants. Savoir :

Dégrèvement proportionné à la place faite par les exploitants dans la composition de leur programme à la production nationale.

Par l'application de ce principe, on favorise le film français sans avoir recours à des taxations douanières prohibitives, taxations qui ne manqueraient pas de nous attirer de nos clients étrangers des représailles aux conséquences dangereuses.

Qu'on me permette de signaler un autre danger, conséquence de la fermeture de notre frontière à toute importation.

En contraignant l'exploitant à ne plus passer d'autres films que des films nationaux, nous donnerions trop de sécurité de vente à nos producteurs. Ceux-ci, sûrs désormais d'écouler leurs produits, quelle qu'en soit la qualité — puisque débarrassés de toute concurrence — feraient preuve de moins d'émulation dans le soin à apporter à leur fabrication, tendraient à une économie mal comprise dans le prix de revient, et la valeur artistique du film baisserait rapidement. On verrait le public délaisser peu à peu le cinématographe. On aurait tué la poule aux œufs d'or.

N'oublions jamais le principe vital : la concurrence est l'âme de tous progrès industriel et artistique.

Ce sujet brûlant d'actualité, et qui passionne à juste titre tous les esprits, m'a entraîné un peu loin de mes notes de voyageur ; j'y reviens.

Je ne voudrais pas ramasser toujours les mêmes phrases sur l'écoulement de nos produits là-bas. Dans une lettre écrite de New-York et qui fut publiée ici même, il y a quelques semaines, je faisais entendre un appel que je ne craignais pas d'appeler, à juste titre, je crois, un véritable cri d'alarme ! J'exprimais l'amertume que peut éprouver un Français vivant à l'étranger lorsqu'il constate que chaque jour, à chaque heure, nos gouvernants et nos commerçants préparent le triomphe de nos ennemis sur le terrain économique.

Et cela par leur veulerie, leur esprit rétrograde, leur ignorance des nécessités industrielles modernes.

Je n'ai pas grand'chose à ajouter à ce que j'écrivais alors.

Un dangereux état d'esprit

Je résume ainsi mon avis sur la question écoulement de nos films en Amérique :

Ne dites plus : « J'ai dépensé deux millions pour faire mon film ; donc, il faut que les Américains crachent la forte somme pour l'avoir ! »

Ne dites plus : « Mon film a eu un succès prodigieux devant la presse corporative et quotidienne, qui a déclaré que c'était la plus belle œuvre cinématographique éclose à cette heure ; donc, si les Américains veulent tâter de cette merveille, il faut qu'ils préparent copieusement leurs dollars ! »

(Notons que ce ne sont jamais les directeurs (metteurs en scène) qui émettent ces prétentieuses théories, mais les services commerciaux pour lesquels ils travaillent).

L'Américain... ou le Chinois, ou n'importe quelle sorte de client... vous répondra : « Je vous paierai votre film, si chargé de millions et de gloire qu'il puisse être dans votre pays, le même prix que le film de *même valeur commerciale* que vient m'offrir votre concurrent allemand, suédois, anglais ou italien, car vous n'êtes pas seul, monsieur, à m'offrir de la marchandise. »

Or, on l'a dit et redit : le Suédois, l'Allemand, l'Anglais et l'Italien, impatients de faire connaître leurs produits au fort client américain, font intelligemment d'énormes sacrifices pour se faufiler en plus grand nombre possible par l'entrebaillement de la porte laissée entr'ouverte à la production étrangère par l'Américain à court de films.

Faites donc comme les autres, faufilez-vous avec de meilleurs films que vos concurrents, consentez des sacrifices analogues aux leurs et montrez vos échantillons au public de là-bas.

« Mais, miséricorde, vous n'y songez pas. J'ai dépensé deux millions, vous dis-je, parce que je comptais sur l'Amérique pour m'amortir mon négatif. »

Qui diable vous a dit que l'Amérique vous amortirait votre négatif ? Vous êtes bien mal renseigné... mais à qui la faute ? Vous avez dépensé deux millions, dites-vous ; vous êtes un hardi champion de l'industrie nouvelle. Vous n'avez pas craint de commettre une héroïque imprudence... Mais alors, vous n'avez pas fait une affaire, monsieur, vous avez tenté un coup de bourse ! Ça ne réussit qu'une fois par hasard, ces coups-là... Au fait, faut-il vraiment vous féliciter de votre audace ?... Ça n'est pas sûr ! Des esprits aussi... aventureux risquent de faire, j'en ai peur, plus de mal que de bien à l'industrie cinématographique de votre pays !

Sur quels principes techniques devons-nous nous appuyer pour établir nos films au goût du public américain ?

Voilà bien la question type, qui ne comporte la possibilité d'aucune réponse.

Envoyez vos directeurs s'imprégner des conceptions de toutes les races où s'élaborent des films suffisamment cérébraux et surtout *amusants*. Inutile pour cela de les faire voyager en Suède ou en Amérique. Recommandez-leur seulement de ne pas trop aimer leur coin du feu et leurs pantoufles, et de ne pas craindre de se rendre le plus souvent possible au « ciné » de leur quartier pour y voir des films suédois, américains... et même français. Qu'ils tirent des conclusions, si faire ils peuvent, du bâillement de leur voisin de gauche et des réflexions de leur voisine de droite.

Je suis convaincu d'ailleurs que

tous les conseils qu'on a donnés ou qu'on donnera sur cette matière n'augmenteront pas d'une unité la proportion de nos films achetés en Amérique.

Epargnons donc les conseils techniques à nos directeurs. Les « doués » n'en ont que faire. Les autres les méprisent...

Comme dans tous les pays du monde, on aime, en Amérique, tous les « genres » de films, hors le genre ennuyeux.

Naturellement, nos amis yankees se montrent un peu plus difficiles pour la production étrangère que pour la leur, qu'ils admirent sans restrictions comme tout ce qui est américain... Pouvons-nous leur en vouloir ?...

Les trois raisons de la mévente du film français.

Qu'on soit bien persuadé que si quelque film français de haute et réelle valeur n'a pas été vendu aux Etats-Unis, cela provient d'une des trois causes suivantes... ou des trois à la fois :

1° Le sujet heurtait trop catégoriquement leurs mœurs, leurs conceptions de la société ou de la famille (encore leur arrive-t-il parfois, si le film leur plait vraiment, d'acheter des sujets qui leur paraissent scandaleux, quitte à remanier complètement le scénario).

2° On a demandé un prix qui leur a paru ridiculement exagéré; ils en ont été assurément blessés et rebutés. Car tout Américain, sans exception, est hanté par la crainte d'être, pour les Européens, une proie perpétuelle qu'on rançonne sans mesure... et il a horreur de ça. Etre pris pour une « poire » le mortifie tout autant... qu'un Français.

3° On a opéré maladroitement dans la présentation du film sur le marché. Par exemple, un film présenté dans une maison qui, finalement, le refuse, subit de ce fait une dépréciation énorme sur la place. Il faut donc ne présenter un film que là où il existe une quasi certitude de réussite.

Seul un négociant américain très averti des choses du *moving picture* peut agir avec à-propos sur ce marché délicat aux dessous très compliqués.

J'ai pu aussi noter là-bas, dans la présentation de nos films, une négligence typique qui traduit bien, hélas! le « je m'enfichisme » de nos services commerciaux.

Croirait-on que toutes les copies, ou presque toutes, qus des vendeurs ont présentées à New-York en ma présence, étaient des copies mal tirées et qui trahissaient de ce fait la valeur photographique du positif (ceci est vrai, même pour des films glorieux de notre répertoire national).

N'est-ce pas un comble!

Avouons que nous sommes bien la seule corporation de l'univers qui fournisse à ses clients éventuels des échantillons nettement inférieurs en qualité à la marchandise qu'elle propose.

Les techniciens du cinématographe attendent sans doute impatiemment que j'aborde la description de ces fameux studios américains pourvus de tous les perfectionnements, de tout le confortable imaginable, sur lesquels, n'est-ce pas, le travail devient une sensation d'art ininterrompue, etc., etc.

D'abord, il paraît que les studios du plus récent modèle se trouvent à Los Angeles et je n'y suis pas allé (d'autre part, force gens m'ont affirmé que je voyais à New-York, du moins pour certaines installations récentes, le dernier cri du progrès). Soyons en tous cas bien persuadés que nous avons, à Paris et dans ses environs, une demi-douzaine de studios sur lesquels les directeurs américains ne se trouveraient nullement dépaysés.

En supposant qu'ils puissent y installer un personnel égal en nombre et en capacité à celui qu'ils emploient habituellement et qu'ils aient à leur disposition les mêmes capitaux que dans leur pays, on peut affirmer qu'ils exécuteraient sur ces studios français de la Villette, d'Epinay-sur-Seine, de Joinville, de Neuilly ou de Vincennes, des films de même valeur que ceux qu'ils exécutent sur ceux de Long-Island, de Fort-Lee ou de New-York.

La supériorité des « moyens » des studios américains.

Si le studio dont dispose le directeur américain ne diffère pas toujours très sensiblement du studio mis à la disposition de quelques directeurs privilégiés de notre pays, il n'en est pas moins vrai qu'on ne peut continuer la comparaison en ce qui concerne l'aide apportée à ce directeur par les méthodes de travail et le concours du personnel, sans être amené à constater notre infériorité.

Car le décor de construction rapide, de goût très sûr et « d'atmosphère » exacte et évocatrice, c'est œuvre d'un chef décorateur de grande valeur, aidé par un personnel nombreux et instruit (charpentiers, maçons, menuisiers, serruriers, machinistes, peintres, tapissiers, etc.).

C'est œuvre d'un matériel ingénieux, souple, aidant à reproduire de façon saisissante des manifestations de la nature : tempête, orage, pluie, inondation, etc., etc.

Car l'inimitable « photo » américaine :

C'est œuvre d'opérateur bien payé, encouragé à perfectionner son talent, ayant à sa disposition un laboratoire de recherches, atelier de mécanique, etc...

C'est œuvre d'appareils de prise de vue perfectionnés, munis d'objectifs *sélectionnés méticuleusement*, complétés par des jeux d'écrans de toutes sortes...

C'est œuvre d'électriciens habiles, rapides, ingénieux, chercheurs.

C'est œuvre d'appareillage de lumière artificielle surveillé, renforcé sans cesse, modernisé ;

Œuvre de groupes électrogènes automobiles;

Œuvre surtout d'un usinage traitant le développement du négatif et le tirage du positif par des méthodes inconnues chez nous et qui donnent des résultats de premier ordre (méthodes créées, d'ailleurs, par des Français, dont on n'a jamais su utiliser ici les capacités à plein rendement).

Par cette énumération rapide et qui se limite au personnel et à l'outillage employés à la réalisation matérielle, on se rend compte déjà des facilités apportées au directeur.

Il faut y ajouter la collaboration, en ce qui concerne le côté intellectuel, d'un personnel composé d'un manager, d'un assistant-directeur, d'un rédacteur travaillant à la « continuity » (découpage), quelquefois d'un secrétaire, d'une sténo-dactylo et de deux ou trois régisseurs.

C'est grâce à ces méthodes exemptes de lésinerie, et qui permettent au directeur un travail ultra-rapide et ultra-soigné, que, dans certaines affaires d'organisation parfaite, le rendement financier a été et sera toujours d'un grand intérêt.

Des acteurs américains

J'ai gardé pour la fin les acteurs.

Nous connaissons en France les actrices et les acteurs américains, nous les voyons à l'écran. Nous leur reconnaissons des qualités qui bien souvent provoquent notre admiration, nous les aimons avec peut-être un peu trop d'enthousiasme béat.

Donnez aux nôtres des directeurs égaux en talents aux quelques directeurs américains en renom, décidez l'esprit bourgeois français à donner aux artistes dramatiques une classification sociale qui ne soit plus « en marge », assurez-leur des avantages financiers raisonnablement proportionnés à ceux qu'on assure à leurs confrères de l'autre côté de l'eau (avantages leur permettant, à eux aussi, de passer une partie de leur existence dans des clubs corporatifs extrêmement élégants, de voyager, de fréquenter les milieux intellectuels et sportifs, de s'habiller chez les couturiers — ou les tailleurs — d'une certaine classe, d'être enfin des ladies et des gentlemen), et vous verrez que ce ne sera plus, comme aujourd'hui, exceptionnellement que nos acteurs égaleront leurs confrères d'outre-Atlantique. On les verra même les dépasser souvent... C'est déjà arrivé!

Quant au travail artistique de l'artiste américain, il l'accomplit sur le studio de Long-Island, au milieu *des mêmes difficultés* que celles rencontrées par l'artiste français sur le studio de Vincennes ou de la Villette...

Il y a pas mal de légendes à démolir sur ce chapitre!

Un exemple entre beaucoup.

Il est certain que, en principe, une scène doit toujours, là-bas, se tourner dans le silence absolu. Il est d'usage, lorsque la lumière est réglée, les détails précisés, le jeu répété (très hâtivement toujours... quelquefois pas du tout... notez cela!) lorsque le directeur est sur le point de dire le « Go » traditionnel, il est d'usage, dis-je, qu'un régisseur frappe sur un timbre très sonore pour demander que tout bruit cesse sur le studio. Le régisseur se conforme toujours scrupuleusement à cet usage... mais son geste est bien platonique, car le tintamare des coups de marteau, des vociférations, des grincements de scie continue imperturbablement, et c'est au milieu de ce charivari que va se tourner quelque « close-up » reflétant, sur une jolie frimousse de girl, le calme et la sérénité d'un beau soir... où le nostalgique souvenir d'un bonheur enfui, sur lequel, solitaire, elle pleure amèrement...

Les artistes sont entraînés à ce « sport » et à bien d'autres...

A prendre leurs repas à des heures fantaisistes par exemple, mangeant n'importe quoi, dans des cantines qui ne valent pas, je vous l'assure bien, notre classique « Ciné-bistro » de Vincennes, de Neuilly ou d'ailleurs.

Au reste, le lunch n'a lieu qu'autant qu'il ne gêne pas le travail et jamais, quoi qu'il arrive, on n'y consacre plus de trois quarts d'heure. Cette règle s'applique aux artistes aussi bien qu'à tout le personnel.

Ce qui ne veut pas dire que les artistes soient traités là-bas avec moins d'égards que chez nous. C'est, vous le pensez bien, tout justement le contraire. Mais ils comprennent et se plient d'eux-mêmes aux nécessités, à l'imprévu du travail de réalisation cinématographique avec un zèle, une discipline et une conscience que ne régente aucun règlement syndical tracassier et incompréhensif.

Il faut ajouter qu'un artiste qui, par sa faute, mettrait son directeur dans l'embarras, subirait un châtiment sévère : le boycottage absolu.

La solidarité des milieux corporatifs permet, là-bas, ce moyen de défense si efficace contre le collaborateur sans conscience.

Si, malgré le perfectionnement des méthodes de production, le « american moving picture » traverse en ce moment une crise, il n'en est pas moins vrai qu'il demeure armé de pied en cap pour rebondir plus vigoureux que jamais dès que cette crise sera terminée.

Il demeurera, soyez-en sûr, un rival redoutable sur le marché mondial.

Il manque de scénarios, dit-on... Mais, croyez bien qu'il saura faire les sacrifices nécessaires pour y pourvoir.

Agissant comme un autre rival, cent fois plus dangereux encore pour notre cinématographe national et peut-être déjà aussi puissant, il puisera dans notre histoire. Il continuera à s'attacher nos directeurs les plus imaginatifs, les plus artistes. Fions-nous à lui pour savoir utiliser à son profit toutes les forces que nous aurons laissées improductives dans notre pays.

Protégeons le Cinéma

Je le crie encore, et des voix plus autorisées que la mienne le crient en même temps que moi en s'adressant aux pouvoirs publics du haut de la tribune du Parlement, *si nos dirigeants et nos grands financiers laissent distancer plus longtemps notre industrie cinématographique par l'Allemagne, l'Amérique, la Suède, l'Angleterre*, c'en est fait de note influence politique, morale, intellectuelle dans le monde.

Non seulement notre pays ne sera représenté sur les écrans de l'univers par aucune œuvre nationale, mais encore il sera attaqué, bafoué, ridiculisé par les œuvres de nos concurrents et celles de nos ennemis. (Demandez aux voyageurs comment, dès maintenant, on représente le Français dans les films américains et allemands? Il y en aurait long à dire là-dessus !)

Que nos dirigeants, notre haute bourgeoisie, nos grands financiers, ignorants du cinématographe, aillent s'initier à la puissance du septième « Art » en regardant du beau film d'imagination. Car le cinématographe d'imagination est à la base de tout résultat de propagande, de vulgarisation scientifique de prospérité industrielle.

... Mais pour cela l'Amérique nous donne encore des leçons.

Dans *Cinéa*, j'ai dit, dernièrement, l'attrait des spectacles cinématographiques en Amérique.

C'est à des soirées organisées avec ce soin, ce souci d'art et cette préoccupation du confortable, qu'il faudrait faire assister un public qui, chez nous, ne trouve pour ainsi dire aucun spectacle (à l'exception de ceux d'un nombre ridicule d'établissements) organisés pour retenir l'attention des gens de goût.

Depuis mon retour en France, je suis allé souvent au cinématographe. Hélas! combien la comparaison avive mes regrets de notre navrante infériorité. Projections sans luminosité, uniformément bousculées en vitesse vertigineuse par un projecteur inattentif, copies mal tirées, adaptation musicale pitoyable ou révoltante, « attractions » vulgaires et sans rapport avec le genre de spectacle présenté. La stupidité s'étale là, inconvenante.

Si c'est ainsi qu'on prétend gagner au plaisir délicat du cinématographe les réfractaires et les indifférents, on

se trompe. Quelle étrange école du goût et comment s'étonner que le public qui fréquente ces spectacles, demeure si ignorant, si incompréhensif de l'art cinématographique véritable?

Le public américain ne tolérerait pas cela. Une représentation dans un faubourg éloigné de New-York laisse loin derrière elle les représentations de certains établissements des Grands Boulevards.

Si la crise économique que nous traversons ne permet pas de modifier nos salles d'exploitation et de les rendre plus confortables, nous pouvons tout au moins, perfectionner nos appareils de projection, nous pouvons exiger de nos maisons de tirage un travail régulier, propre et soigné, nous pouvons demander à nos projeteurs de régler la vitesse de leurs projections, non pas d'après l'heure à laquelle ils souhaitent terminer leur travail et prendre leur métro, mais d'après les « mouvements » variés des scènes qui sont projetées sur l'écran.

Présentations

Et, à ce propos :

On s'est élevé bruyamment tous ces temps derniers dans la presse corporative, contre l'abus des « présentations » de films organisées en présentations de gala. Il est bien certain que le « navet » aussi bien que l'œuvre d'intelligence, sert maintenant de prétexte à ce genre de solennité. Les ayants-droits professionnels n'y sont pas toujours admis, mais par contre une légion de gens étrangers au cinematographe s'y prélassent.

Il est regrettable, certes, que tous les qualifiés n'y trouvent pas place, mais si nous considérons que ces « présentations » constituent des occasions à peu près uniques de voir un film projeté avec quelque soin, nous devons nous réjouir que les spectateurs, qui appartiennent assez souvent au monde des intellectuels, assistent à des projections soignées qui font d'eux des fervents du cinématographe tout prêts à faire du prosélytisme pour l'Art nouveau.

Deux événements agréables m'attendaient à mon retour d'Amérique (passons philosophiquement sous silence les indésirables !)

Tout d'abord, j'ai eu la bonne fortune d'assister à la vision d'un film français qui va enrichir le patrimoine artistique de notre pays d'un de ses plus précieux joyaux. Je veux parler de *El Dorado*.

Ensuite, on m'a raconté, et j'ai constaté que quelques cénacles de lettrés, de délicats... et de snobs... parfaitement ! étaient éclos à l'entour de notre cinématographe national...

Ce n'est pas si mal, savez-vous ?

Certes, la constitution d'un syndicat de banquiers serait encore plus efficace pour donner à notre industrie cinématographique, l'impulsion qui doit la sauver — disons la créer !

HENRI ROUSSEL.

SPECTACLES

La Gaité Rochechouart.

Quand tant de films nous présentent de ces personnalités théâtrales qui, n'ayant rien à faire à l'écran, qui n'y font rien — aime à séduire son public par l' « en-chair-et-en-os » des célébrités du ciné-roman.

Dans une revue où les scènes reprises et réparées abondent, mais aussi la gaîté et l'ingéniosité, oserai-je avouer que certains des acteurs parlants et chantants m'ont paru plus artistes que dans les rôles muets qui les firent connaître?

Certains y sont aussi médiocres.

Mais l'accent fragile et las, le ton naturel et quasi sincère de René Cresté sont préférables, je crois, aux excès vestimentaires, aux autorités fatales et souvent défaillantes de Judex. Biscot ne gagne pas moins à se trouver en scène : sa voix goguenarde et caillouteuse n'est faite que pour elle; et c'est sur elle, mieux que sur l'écran qui amplifie si fort, que sont divertissants cette grimacerie violente, ce jeu accentué, ce comique, pour tout dire, *matériel;* d'ailleurs, Biscot est fort adroit et — science du concert — connaît avec précision ce qu'il faut donner au public, et en attendre.

Parmi la distribution étrangère au cinéma : Richard Harnold prouve d'heureux moyens vocaux et de la jeunesse. Lina Tyber esquisse des dialogues et des danses avec finesse; puis, lorsque cette jeune femme gracieuse, simple, aimable se met à chanter, l'agrément est presque parfait et du plus clair aloi : la voix est fluide et brillante, avec une douceur d'inflexion, une docilité au rythme, une compréhension du texte extrêmement flatteuses pour l'artiste.

●

A l'Alhambra.

Presque tout le temps est consacré à *The great Raymond*, dont la publicité et les annonces faisaient prévoir un numéro d'hypnotisme que chacun souhaitait et qui ne vint pas. Ce n'est qu'un illusionniste qui renouvelle en des décors variés, avec des personnages multipliés et des ustensiles divers, le même tour de passe-passe, et qu'on nous a fait un peu partout. On s'ennuie.

L'homme a seulement quelque désinvolture, et sait se moquer de la salle de façon que ce soit elle qui s'amuse.

Elle le fait surtout dès que paraît *Trè-Ki*.

Voilà bien ce type du music-hall qui ne sait absolument rien faire, qui n'a qu'une voix passable, un esprit discutable, une vulgarité qui ne l'est pas; il a — ne riez pas! « créé » son genre et contracté, lui aussi, dans toute sorte d'établissements, ce secret du music-hall français : la possession du public. Il entre en scène : son pyjama, sa tignasse, sa maigriote trogne encarminée amusent; la première chanson est drôle, il s'est appliqué à la chanter : à la galerie on applaudit; il jette sa première plaisanterie, elle est navrante; à la galerie on se tord de rire. Le personnage en pyjama est désormais sûr de pouvoir se lancer aux inepties les plus improbables : l'auditoire l'y rejoindra. Et l'un ni l'autre, au long de trois quarts d'heure de temps, ne s'en fait faute à la vérité. Quel ironiste un jour fixera les principes de cette psychologie bâtarde et attristante?

Il y a pourtant un moment d'agrément parmi tout cela : *Giblo et Doris* viennent chanter et danser : l'un, nègre naïf et désarticulé, l'autre, petite personne point laide et bien faite, et agitée de cette trépidation burlesque et violente où, aux beaux soirs passés de Folies-Bergère anglicisées, Daphné Pollard montra, ma foi, du génie.

RAYMOND PAYELLE.

LA FAUTE D'ODETTE MARÉCHAL le bon film d'Henry Roussel, à qui nous devons aussi *L'Ame du Bronze* et *Visages voilés, Ames closes*. Emmy Lynn, Jean Toulout et Joubé sont les interprètes de *La Faute d'Odette Maréchal*.

LES AGES HÉROIQUES

PROPOS POUR NOUS CONSOLER D'ÊTRE AU MONDE

Ah ! comme nous vivons !

Quelle chance est la nôtre, de vivre à cette époque !

Pourquoi riez-vous ?

Un humoriste moi ? Non ! Je m'en défends. Mes amis vous diront tous que je suis justement le contraire de cet animal-là. Je passe volontiers pour un être grandiloque et encombrant.

— Il fait de la littérature à propos de tout !

Oui... Ça repose de ceux qui font de tout à propos de littérature.

Et si je vous dis que je suis content d'être au monde en l'an de grâce 1921 c'est que je le pense tout uniment, tout simplement.

Tout de même, en y réfléchissant, ça n'est pas si simple que cela. Il faut donc que je m'explique à vous, Madame, qui ne pouvez reconquérir votre sérieux, à vous, Monsieur, qui haussez les épaules... Expliquons-nous. On n'a rien trouvé de mieux pour compliquer les choses.

Tout d'abord il est bien convenu que je me place au point de vue du Cinéma. Peut-on dans *Cinéa* en envisager un autre ? Donc, à ce point de vue, je m'estime bien content de vivre à notre époque.

On y fait beaucoup de mauvais films.

On en fait quelques-uns qui ne sont pas mauvais.

On y censure à tort et à travers. On travaille dans des studios ridicules, ou exigus, ou sales, ou froids, ou chauds. On ne trouve des capitaux que pour les mauvaises besognes. Mille marchands répandus dans le temple y font un bruit de cacatoès dans une rotonde. On y débite la sottise au mètre. Plus c'est bête, plus c'est cher.

Parfois un éclair de vraie beauté passe et alors tout le monde se bouche les yeux ou le nez. Tout le monde crie :

— C'est honteux !

Et c'est bien honteux en effet, et cruel, de mettre tant de cloportes face à face avec Minerve.

Les tourneurs s'agitent sans qu'aucun dieu les mène. M. Aubert a des digestions difficiles. Des esthètes transalpins font se pâmer les foules devant *Gigolette*. Le ciné-roman achève de rendre gâteux ceux que les superproductions Chose avaient abrutis. Toutes les midinettes rêvent de Mlle Huguette Duflos. On brime, on étouffe, on bouillonne ou l'on moque tous ceux qui osent faire quelque chose.

Ah ! comme nous vivons !

Quelle chance est la nôtre, de vivre à cette époque !

***

Bien. Maintenant essayez un peu d'une anticipation. Prenez, métaphoriquement, « de la bouteille ». Nous voici en 1960. Nous sommes moins nombreux... Oui, il y a toujours du déchet dans ces sortes d'aventures.

Quelle belle époque !

Il n'y a plus que des films parfaits. Tous les metteurs en scène ont compris le cinéma, ce qui est presque miraculeux. On a aboli toute censure. Et ça n'empêche pas les films d'être beaux. Les studios sont des palais où l'air, la lumière et la chaleur règnent en maitres pacifiques. Tous les capitaux du monde sont à la disposition des artistes. Mille directeurs intelligents célèbrent le culte nouveau et leur assemblée est plus harmonieuse que la musique des sphères. On y agite de sublimes concepts.

Lorsque un film plus beau qu'un autre se présente, on voit des océans de foules clamer leur amiration. Les tourneurs ont du génie. M. Aubert est mort.

Par extraordinaire on ne l'a pas remplacé.

Et Mlle Huguette Duflos joue Célimène, écrit aux journaux et casse des portraits aux *Humoristes* loin de l'appareil monoculaire et peu flatteur...

Non ! mais... sentez-vous bien à quel point on peut s'embêter ?

Je vis.

Vivre c'est lutter, c'est batailler joyeusement pour une idée, pour un homme. C'est désespérer parce que la bêtise est immense et puis soudain c'est reprendre espoir parce que l'on est jeune et que l'avenir nous est promis. C'est s'indigner et c'est sourire. C'est se lamenter et s'enthousiasmer tour à tour, agiter des idées, alimenter des controverses, se faire des amis et des ennemis.

Vivre c'est faire partie de cette génération batailleuse qui monte et cherche à renverser les idoles. C'est être de ceux qui, lassés un jour de cet air « trop poli pour être honnête », qui fut le plus clair savoir de nos aînés, ont désiré qu'on les dise trop honnêtes pour être polis.

Ne vous y trompez pas, Monsieur, et vous Madame, nous vivons les temps héroïques du cinéma. Nous luttons pour fonder quelque chose de grand.

Ils nous envieront nos fils, comme nous envions les compagnons d'Antoine qui viennent nous dire :

— J'étais du Théâtre-Libre !

Et comme les compagnons d'Antoine enviaient ceux qui leur disaient :

— Si vous aviez vu Frédérick... Taillade... Mélingue...

Oui... on rira de nous. On nous traitera de vieilles barbes. Tout de même, nous aurons vécu !

Alors pourquoi attendre, pour nous réjouir de ce que nous voyons, le temps où nous dirons :

— Moi qui vous parle... J'ai vu censurer *La Boue*... vous savez bien... cette petite bande si convenable qu'on montre aux visiteurs du *Musée Cinématique* ! Ah ! c'était le bon temps !

C'était ? Non, non ! *C'est !*

Ah ! comme nous vivons !

Quelle chance est la nôtre, de vivre à cette époque !

PIERRE SCIZE.

LE TRÉSOR D'ARNE dont *Cinéa* publia déjà une des plus magnifiques scènes, est le film qui affirma et développa le juste succès de l'admirable cinégraphie suédoise que nous avons tâché de vous faire aimer dans notre récent album. ∞∞∞

EN AMÉRIQUE

Au moment où paraissait ma dernière chronique, je n'avais pas eu connaissance du discours, habile et éloquent, qu'avait prononcé David W. Griffith contre l'institution de la censure, en présence d'un certain nombre de parlementaires réunis à New-York.

La position prise par l'auteur d'*Intolérance* est excellente. Sans s'attarder à justifier l'écran des torts qu'on lui impute, il a hardiment pris l'offensive, a dénoncé le principe même de la censure comme contraire à l'idéal démocratique de la Liberté,

comme dangereux en ce qu'il peut s'appliquer, suivant les caprices et les exigences des soi-disant réformateurs, à n'importe quelle forme de l'Art ou de la Pensée.

« La censure, a-t-il dit, signifie que moi, censeur, avec ma pauvre intelligence, j'entends interdire à tout homme de penser et d'agir autrement que moi. Lorsque Rubla Khan détruisait les villes comme représentant des foyers d'immoralité, il réalisait d'un coup le rêve extrême du censeur. Qu'il y ait des films choquants, immoraux, nul ne le conteste : mais le principe même d'une censure est un danger beaucoup plus grave. Les censeurs effaceraient les trois quarts de Shakespeare, la moitié de Dickens ; ils condamneraient Jésus-Christ sans hésiter, s'il revenait sur Terre. On succombe actuellement sous le poids et sous le nombre de lois tellement serrées et compliquées que personne ne les observe plus, et que le principe même de la Loi finit par devenir ridicule. N'ajoutons pas une entrave nouvelle à toutes ces entraves... »

Le mouvement — faut-il dire de pharisaïsme ou de puritanisme ? — est malheureusement trop fortement lancé pour que de bonnes raisons suffisent à l'arrêter. Il y a cependant quelques atténuations pratiques. Sans doute Griffith renonce à tourner *Faust* ; mais il n'est point certain qu'on ne nous annoncera pas, le mois prochain, qu'il s'y est remis, et ainsi de suite tant qu'il y aura lieu de faire haleter l'opinion publique. En tout cas, la *Reine de Saba* a paru sur l'écran. William Fox a fait grand bruit d'une course de chars qui s'y trouvait ; mais le public, et même les critiques, ont surtout remarqué les toilettes de Betty Blythe, notamment un certain costume de voyage composé « d'une ou deux perles » dont la contemplation est angoissante quand on songe avec quelle facilité les colliers se défilent...

***

A l'heure présente, la principale question à l'ordre du jour est celle des films allemands. Le succès de *Passion*, de *Déception*, du *Cabinet du docteur Caligari*, désoriente les augures. Notre confrère *Classic* plaisante agréablement les connaisseurs pour qui l'opinion publique n'a pas de mystère. « On se demande, dit il, comment pourront expliquer ce succès les soi-disant autorités de l'écran qui déclarent :

« 1° Que les Américains n'aiment pas les films étrangers ;

« 2° Que les films à costumes n'auront jamais de succès ;

« 3° Que les habitués des cinémas ne supporteront jamais de produits futuristes ;

« 4° Que le succès d'un film qui finit mal est d'avance compromis ;

« 5° Que les amateurs de Cinéma tiennent avant tout à voir des tableaux de la vie de New-York, avec beaucoup de scènes de restaurants de nuit. »

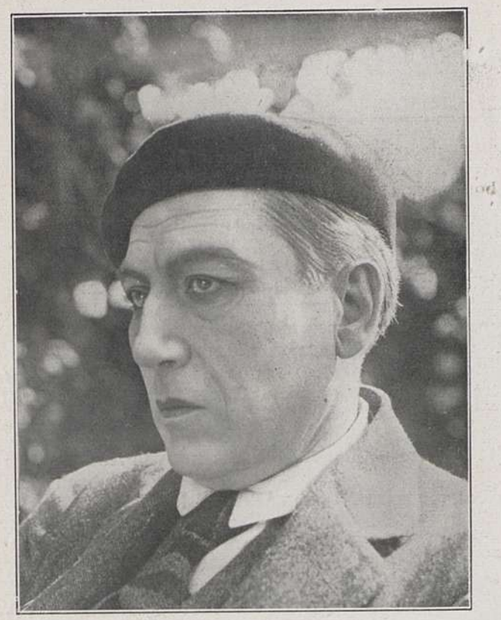
Notre confrère critique ceux qui déclaraient ce succès impossible ; mais il n'essaie point d'en déterminer les raisons : où faut-il les chercher ?

Invoquer le mérite propre des œuvres dont il s'agit n'est pas une explication. Doit-on croire à une campagne de propagande commerciale, et peut-être politique, méthodiquement

conduite ? Faut-il se souvenir qu'il existe aux Etats-Unis une masse considérable d'origine ou de culture germaniques à laquelle la pensée et l'art allemands seront toujours sympathiques ? Faut-il incriminer la persistante monotonie de la production américaine, la lassitude de voir sans cesse éditeurs, étoiles, tourner... en rond ? L'abus des scènes de cowboys d'une part, des restaurants de nuit d'autre part ?

Ce qui donnerait quelque poids à cette dernière hypothèse, c'est que la faveur du public ne va pas qu'aux films allemands. Des films italiens, et très caractéristiques, tels que *La Nave* s'apprêtent à paraître sur l'écran ; les films suédois s'avancent en bon ordre, et il est même question d'un film français : *J'accuse*. Il y a là une porte ouverte ; mais pour profiter de l'ouverture, pour l'élargir, pour y passer en masse, il faudrait plus de hardiesse artistique, plus de moyens d'action et plus d'esprit d'entreprise commerciale que n'en réunissent nos producteurs.

LIONEL LANDRY.



Cliché Parisia-Film

DUREC

Le metteur en scène actif qui collabora avec Robert d'Humières et Rouché, au Théâtre des Arts, qui dirigea la Comédie Montaigne, monta récemment *L'Atlantide* à Marigny et *Arlequin* à l'Appolo, c'est essayé avec bonheur au cinéma dans *Le Chemin d'Ernoa*. Il réalise actuellement un grand film de tradition française.

MISTINGUET

la Rose bien dansante du Casino de Paris, la Sans-Gêne de la Porte Saint-Martin va, dit-on, passer les mers pour trouver aux Etats-Unis des succès de music-hall et aussi d'écran qui lui rappelleront les anciennes productions Pathé.

Dessin de Gesmar.

LE CHASSEUR DE TÊTES

Lorsque les hostilités cessèrent entre l'Espagne et l'amiral Dewey, je partis pour les Philippines. Je restai là à battre le buisson comme correspondant de mon journal jusqu'au jour où le rédacteur en chef me signifia qu'un télégramme de huit cents mots décrivant la douleur d'un *carabao* familier à la mort d'un enfant indigène ne pouvait pas être considéré comme nouvelle de guerre. Sur ce j'envoyai ma démission et revins.

A bord du cargo qui me ramenait, je méditai beaucoup sur les choses singulières que j'avais remarquées dans cet étrange archipel qu'habite la race à la peau bistrée. Les manœuvres et les escarmouches de la petite guerre ne m'intéressaient pas, mais j'étais subjugué par l'attitude lointaine et indéchiffrable de ce peuple qui, du fond d'un passé inconnu, dirige vers nous son regard sans expression

Particulièrement, durant mon séjour à Mindanao j'avais été fasciné et attiré par ces tribus païennes d'une délicieuse originalité qu'on nomme les chasseurs de têtes. Ces petits hommes sombres, durs, impitoyables, que l'on ne voit jamais, mais qui glacent l'heure de midi la plus chaude par la subtile terreur de leur présence dissimulée, marchant parallèlement à leur proie à travers des forêts inconnues, des sommets périlleux, au fond de gouffres insondables, au milieu de jungles inhabitables, toujours proches et gardant toujours levée la main invisible de la mort, décelant leur poursuite seulement par les signes qui pourraient trahir une bête, un oiseau ou un serpent qui rampe — une branche craquant dans la nuit terrible toute mouillée de sueur, quelques gouttes de rosée tombant du feuillage de l'arbre géant où ils se dissimulent, un murmure à voix basse entre les roseaux d'un étang — la suggestion de la mort à chaque heure ils m'amusaient beaucoup, ces petits hommes avec leur idée fixe.

Quand on y pense, leur méthode est magnifiquement et presque comiquement efficace et simple. Voici la hutte où vous vivez, où vous accomplissez la destinée qui vous a été assignée. Accrochée aux jambages de la porte de bambou, est une corbeille faite d'osier vert tressé. De temps en temps, suivant que la vanité, l'ennui, l'amour, la jalousie ou l'ambition vous pousse, vous partez avec votre coupe-coupe et vous prenez la piste silencieuse. Vous en revenez triomphant, portant la tête coupée et sanglante de votre victime, que vous déposez avec un orgueil bien excusable dans la corbeille accrochée à votre porte. Ce peut-être celle de votre ennemi, de votre ami ou d'un étranger suivant que c'est la rivalité, la jalousie ou le simple amour du sport qui vous a poussé au travail.

En tout cas, votre récompense est certaine : les hommes du village s'arrêtent en passant pour vous féliciter, de même que, dans les civilisations plus calmes, nos voisins s'arrêtent pour admirer et louer les bégonias de votre plate-bande. La jeune fille à peau brune qui vous intéresse particulièrement s'attarde, le sein palpitant et jette de doux regards de tigre sur ce témoignage de votre amour. Vous, vous chiquez votre noix de bétel, vous écoutez, satisfait, le sang qui goutte par intermittence des artères sectionnées. Et vous montrez les dents en grognant comme un buffle dans l'eau — c'est ce que vous pouvez faire qui ressemble le plus à un rêve — à la pensée que le corps froid et décapité qui complète votre ornement de porte est repéré par les vautours qui tournoient au-dessus des solitudes de Mindanao.

En vérité, la vie du joyeux chasseur de tête me captivait Il avait réduit l'art et la philosophie au Code le plus simple. Prendre la tête de votre adversaire, la mettre en panier à la porte de votre château, la voir gisant là, morte, ses ruses ses stratagèmes, sa puissance abolie à jamais — est-il une meilleure manière de déjouer ses complots, de réfuter ses arguments, d'établir votre supériorité en habileté et en sagesse ?

Le bateau qui me ramenait dans mon pays était commandé par un suédois vagabond qui changea d'itinéraire et me déposa, avec une compassion sincère, dans une petite ville d'une république de l'Amérique centrale située sur la côte du Pacifique à quelques centaines de milles du port où il s'était engagé à me conduire. Mais j'étais las du mouvement et des fantaisies exotiques, de sorte que je sautai avec joie sur le sable de Nojada, me disant que j'étais sûr d'y trouver le repos convoité. Après tout, pensais-je, mieux valait flâner là, bercé par le ressac monotone des vagues et les frissons des palmiers, qu'aller m'asseoir sur le sofa de crin de la maison paternelle dans l'Est, me gorger de sirop de groseilles et de petits beurres, recevoir les reproches de parents stupides et verser dans l'oreille des voisins ébahis des histoires mélancoliques sur la mort des gouverneurs coloniaux.

Lorsque je vis pour la première fois Chloe Greene, elle était debout, tout en blanc, sur le seuil de la maison, aux murs de pisé, au toit de tuiles, qu'habitait son père. Elle était en train de polir une coupe d'argent avec un linge et avait l'air d'une perle placée contre un fond de velours noir. Elle jeta sur moi un regard qui était flatteur par sa prolongation, mais qui avait l'intention d'être réprobateur ; puis elle rentra, fredonnant un petit air pour indiquer la valeur qu'elle attachait à mon existence.

A cela rien d'étonnant, car le docteur Stamford (le praticien le plus déconsidéré entre Juneau et Valparaiso) et moi, nous zigzaguions le long de la rue gazonzée, chantant peu harmonieusement *Auld Lang Syne* sur l'air du *Petit cochon noir*. Nous venions de la fabrique de glace, qui constituait à Nojada le palais de la débauche, nous avions joué au billard et ouvert des bouteilles noires, givrées de blanc, que l'on sortait, avec des ficelles, des glacières du vieux Sandoval.

Pris d'un soudain accès de rage je me retournai vers le Dr Stamford et me trouvai aussi sobre qu'un bedeau de cathédrale. En un instant j'avais pris conscience que nous étions des pourceaux jetés devant une perle.

— Espèce de brute, dis-je, c'est à moitié votre faute. Et pour l'autre moitié, c'est la faute de ce maudit pays. J'aurais mieux aimé être revenu à Somniferville, et être mort d'une orgie de sirop de groseilles et de petits beurres, que de voir arriver cela !

Stamford emplit la rue de son rire retentissant.

— Vous aussi ! s'écria-t-il. Et aussi vite qu'un bouchon qui saute ! Eh oui, il semble en effet qu'elle produise sur la rétine une impression agréable. Mais n'allez pas vous brûler les doigts. Tout Mojada vous dira que c'est Louis Devoe qui est l'heureux homme.

— C'est ce que nous verrons, dis-je. Et nous saurons peut-être s'il est un homme aussi bien que l'heureux homme.

Sans perdre de temps, je fis la connaissance de Louis Devoe. Ce fut aisément réalisé, car la colonie étrangère de Mojada ne comptait pas plus d'une douzaine de membres, et ils se rencontraient tous les jours dans un hôtel à demi convenable tenu par un turc, où ils s'évertuaient à rafistoler les haillons flottants de patrie et de civilisation qu'ils conservaient encore. Je tenais à connaître Devoe avant la Perle au velours noir, parce que j'avais un peu étudié le jeu de la guerre et que j'étais trop prudent pour vouloir atteindre mon objectif avant d'avoir éprouvé la force de l'ennemi.

Une sorte de découragement glacial ressemblant un peu à de la peur, me saisit lorsque je l'eus apprécié. Je trouvai un homme si parfaitement équilibré, si charmant, si profondément instruit dans la science mondaine, si plein de tact, de courtoisie et d'hospitalité, si bien doué de grâce, d'aisance, d'une sorte d'autorité hautaine et négligente, que je faillis dépasser les limites en essayant de l'éprouver, en le retournant sur le gril pour trouver le point faible ardemment désiré. Mais je dus l'abandonner ; il me fallut m'avouer avec amertume que Louis Devoé était un gentleman digne de mes coups les plus durs, et je me jurai bien de les lui porter. C'était un commerçant important du pays, un riche exportateur et importateur. Il passait toute la journée dans un bureau meublé avec goût, entouré d'œuvres d'art qui témoignaient de sa haute culture et dirigeant à travers les portes vitrées et les fenêtres, les affaires de sa maison.

Physiquement, il était mince et de taille moyenne. Il avait une petite tête bien modelée couverte de cheveux bruns épais, coupés courts, et portait une barbe brune, touffue également coupée de près et en pointe. Ses manières étaient la perfection même.

Avant qu'il fût longtemps, j'étais devenu un hôte régulier et bienvenu chez les Greene. Je dépouillai mes habitudes dissipées comme un manteau usé. Je m'entraînai pour le conflit avec l'assiduité d'un champion de boxe et l'abnégation d'un brahmane.

Quant à Chloé Greene, je ne vous fatiguerai pas de sonnets à la louange de ses sourcils. C'était une jeune fille splendidement féminine, aussi saine qu'une reinette de novembre et pas plus mystérieuse qu'un carreau de vitre. Elle avait de singulières petites théories, déduites de son expérence de la vie, et qui s'adaptaient aux maximes d'Epictète comme des robes princesses. Je me demande après tout si le vieux raseur n'était pas plus sage qu'on ne pense.

Chloé avait un père, le révérend Homer Greene, et une mère intermittente qui parfois présidait, de manière pâle, un thé crépusculaire. Le révérend Homer ressemblait à un ris de veau et avait une tâche à laquelle il consacrait sa vie : il établissait une concordance des Ecritures, et il était arrivé au temps des Rois. En tant que prétendant plausible à la main de sa fille, j'étais un objet désigné pour ses épanchements littéraires. Bientôt j'eus l'arbre généalogique d'Israël planté dans la tête au point de crier tout haut pendant mon sommeil « ... et Aminabab engendra Baobab... » et ainsi de suite, en attendant qu'il ait attaqué un autre livre. Je calculai un jour que les concordances du révérend Homer atteindraient l'époque des sept fioles mentionnées par l'Apocalypse vers le troisième jour après celui où les dites fioles devaient être ouvertes.

Louis Devoé, tout comme moi, était un ami assidu et intime des Greene ; c'est là que je le rencontrai le plus souvent, et je n'ai jamais trouvé dans ma vie un homme plus agréable et plus accompli à détester cordialement.

Par chance ou malchance, j'arrivai à être connu comme le « gosse ». J'avais une apparence juvénile et cet air implorant d'enfant abandonné qui éveille l'instinct maternel des femmes, ainsi que les maudites théories et les marottes des pères de famille.

Chloé m'appelait Tommy et plaisantait en camarade lorsque j'essayai de lui faire la cour. Avec Devoe, elle était beaucoup plus réservée ; c'était un héros de roman qui aurait pu exciter son imagination et même ses sentiments plus profonds si sa fantaisie avait été portée vers lui. J'étais plus voisin d'elle : mais je manquais de brillant, et, je sentais que je serais obligé de la gagner peu a peu, en suivant ce qui me paraît être la méthode américaine — avec de la netteté, de la persévérance, un dévouement quotidien pour briser les barrières d'amitié qui nous séparaient — pour la conquérir, si je pouvais, en plein jour, à ciel couvert, sans mettre en jeu le clair de lune, ni la musique, ni les raffinements exotiques.

Chloé ne marquait par aucun signe qu'elle accordât particulièrement sa gaie affection à l'un de nous deux ; mais un jour elle laissa échapper une suggestion sur ce qu'elle préférait chez un homme. C'était terriblement intéressant pour moi, mais pas très clair comme application pratique Je l'avais tourmentée pour la douzième fois avec la déclaration et la description de mes sentiments.

— Tommy, dit-elle, je ne tiens pas à ce qu'un homme me prouve son amour en conduisant une armée contre un autre pays, et en faisant disparaître un peuple de la terre à coups de canon.

— Si vous voulez dire le contraire de ce que vous dites, comme on prétend que font généralement les femmes je verrai ce que j'ai à faire. Les journaux sont pleins de ce conflit diplomatique avec la Russie. Ma famille connaît à Washington quelques gros personnages qui ont des relations au Ministère de la guerre et je pourrai obtenir une commission dans l'artillerie, et...

— Ce n'est pas ce que je veux dire, interrompit Chloé, je veux dire ce que j'ai dit. Ce qui compte pour une femme, Tommy, ce ne sont pas les grandes choses que l'on fait dans le monde. Quand les chevaliers, s'en allaient cavalcader au loin, de fer vêtus, pour tuer des dragons, plus d'un page demeuré au logis a gagné le cœur d'une dame solitaire, simplement parce qu'il était là pour lui ramasser son gant, ou pour se dépêcher de lui donner un manteau lorsque le vent soufflait. L'homme que j'aimerai, quel qu'il soit, doit me montrer son amour dans les détails. Il faut qu'il ne m'oublie jamais, lorsque je le lui aurai dit une fois, que je n'aime pas que quelqu'un prenne ma gauche pour se promener, que je dé-

teste les cravates voyantes, que je préfère être assise le dos à la lumière que j'aime les violettes confites, qu'il ne faut pas me parler lorsque je regarde le clair de lune reflété sur l'eau et que souvent, très souvent, j'ai envie de datte farcies aux noix.

— Frivolités, dis-je en fronçant le sourcil. N'importe quel domestique bien stylé serait à la hauteur de ces petits détails.

— Et il faut qu'il sache, continua Chloé, me rappeler ce dont j'ai envie quand je ne sais pas moi-même de quoi j'ai envie.

— Vous devenez exigeante, dis-je ; il semble que ce qu'il vous faut, c'est un liseur de pensées.

— Et si je dis, en frappant du pied, que je donnerais tout au monde pour entendre une sonate de Beethoven, il doit comprendre par là que ce pourquoi mon âme soupire, c'est des amandes salées, et il faut qu'il en ait de toutes prêtes dans sa poche.

— Maintenant, dis-je, je n'y suis plus ; je ne sais pas si votre âme-sœur doit-être un imprésario ou un confiseur.

Chloé tourna vers moi son sourire de Perle.

— Soyez sûr que ce que j'ai dit n'est pas tout à fait une plaisanterie, poursuivit-elle et ne dédaignez pas trop les petites choses, ô gosse ! Soyez un paladin si vous voulez, mais que cela ne paraisse pas trop. Beaucoup de femmes ne sont que de très grands enfants et beaucoup d'hommes en sont de tout petits. Cherchez à nous plaire, ne cherchez pas à nous dominer. Quand nous avons absolument besoin d'un héros, nous pouvons en réaliser un avec le premier é picier venu, la troisième fois qu'il rattrape notre mouchoir avant qu'il soit tombé à terre.

Ce soir là je fus pris d'un accès de fièvre pernicieuse. C'est une espèce de fièvre paludéenne avec des perfectionnements et des accessoires compliqués. Votre température s'installe autour de 40° et reste là, se moquant dédaigneusement et fiévreusement du quinquina et des dérivés du goudron. La fièvre pernicieuse relève du mathématicien plutôt que du docteur. La formule est simple : prenez votre santé, ajoutez le désir de vivre, soustrayez la durée de la fièvre, vous avez le résultat.

J'allai me coucher dans la paillotte à deux pièces où je m'étais confortablement installé et j'envoyai chercher un gallon de rhum. Ce n'était pas pour moi : une fois ivre, Stamford était le meilleur médecin entre les Andes et le Pacifique. Il vint s'asseoir au pied de mon lit et but jusqu'à se mettre au point.

— Mon garçon, dit-il, mon cher Roméo blanc comme un lys et plein de vertus, la médecine ne peut rien pour vous. Mais je vous donnerai de la quinine, laquelle, par l'effet de son amertume, éveillera en vous la haine et la colère — deux stimulants qui ajouteront dix pour cent à vos chances de vivre. Vous êtes fort comme un buffle, et vous vous en tirerez si la fièvre ne vous assomme pas, par un coup de traîtrise, quand vous ne serez point sur vos gardes.

Pendant quinze jours je restai couché sur le dos, éprouvant les sensations de la veuve hindoue sur son bûcher brûlant. La vieille Atasca, une garde indienne non diplômée, était assise près de la porte, telle une statue symbolique : « A quoi bon ! » attentive à son service qui consistait principalement à laisser passer le temps sans en perdre une seconde. Quelquefois je me figurais que j'étais retourné aux Philippines, ou, pis encore, que je glissais à bas du divan de crin dans la maison paternelle à Somniferville.

Un après midi j'ordonnai à Atasca de disparaître, je me levai et m'habillai soigneusement ; je pris ma température et je constatai avec plaisir qu'elle atteignait 40°. J'apportai une attention presque minutieuse à ma toilette. choisissant particulièrement une cravate de teinte sobre et discrète. Le miroir me montra que la maladie ne m'avait pas beaucoup altéré. La fièvre donnait de l'éclat à mes yeux et des couleurs à mon visage. Et cependant que je regardais mon reflet, les couleurs venaient et repartaient comme je pensais à Chloé Greene et aux miliers d'ères qui s'étaient écoulées depuis que je ne l'avais vue, et à Louis Devoe, et au temps qu'il avait gagné sur moi.

J'allai droit chez elle ; je flottais plutôt que je ne marchais ; je sentais à peine le sol sous mes pieds. Je songeais que la fièvre pernicieuse doit-être une grande chose pour nous donner une telle sensation de vigueur.

Je trouvai Chloé et Louis Devoe assis sous la vérandah devant la maison. Elle bondit vers moi, les deux mains tendues :

— Je suis heureuse, heureuse, heureuse de vous voir, s'écria-t-elle, chaque mot étant comme une perle passée sur le fil de sa phrase. Vous êtes guéri, Tommy, ou vous allez mieux, naturellement. Je voulais aller vous voir, mais on ne m'a pas permis.

— Oh oui, dis-je négligemment, ce n'était rien, rien qu'un peu de fièvre. Me voici sur pied eomme vous voyez.

Nous nous assîmes tous trois et nous causâmes pendant une demi-heure à peu près. A ce moment Chloé regarda l'Océan avec une expression suppliante et presque lamentable ; Je pouvais lire dans ses yeux bleus un désir intense et profond. Devoe — le diable l'emporte — le vit aussi.

— Qu'est-ce que c'est ? demandâmes nous en chœur.

— Du pudding à la noix de coco, dit Chloé pathétiquement. J'en ai envie, oh ! tellement envie depuis deux jours. Ce n'est plus du désir, c'est de l'obsession.

— La saison des noix de coco est passée, dit Devoe, de cette voix qui donnait un intérêt palpitant aux assertions les plus simples. Je ne pense pas qu'on en trouverait une seule à Mojada. Les indigènes ne les consomment que lorsqu'elles sont vertes et que le lait est frais. Toutes les mûres, ils les vendent aux marchands de fruits.

— Est-ce qu'une salade de langouste ou des roties au fromages ne feraient pas le même effet ? demandai-je avec l'aimable idiotie de quelqu'un qui relève de la fièvre pernicieuse.

Chloé fit la moue, dans la mesure où le lui permettait son expression aimable et son profil parfait.

Le révérend Homer passa son visage doublé d'hermine à travers la porte et ajouta une concordance à l'entretien.

— Quelquefois, dit-il, le vieux Campos conserve des noix sèches dans son petit magasin sur la colline ; mais il vaudrait beaucoup mieux, mon enfant, réfréner tes désirs inopportuns et recevoir avec reconnaissance la nourriture quotidienne que le seigneur place devant nous.

— Bonne blague ! dis-je.

— Comment dites-vous ? demanda vivement le révérend Homer.

— Je dis, repris-je, si l'on veut me permettre ce langage, que c'est un peu raide que Miss Greene soit privée du mets qu'elle désire, quand c'est une chose aussi simple que du pudding à la kalsamine. Peut-être continuai-je, quelques noix aux pickles, ou bien une fricassée de noisettes de Hongrie feraient l'affaire.

Tous trois me regardèrent en manifestant une légère surprise.

Louis Devoe se leva et fit ses adieux. Je le suivis des yeux jusqu'à ce que sa démarche aisée et majestueuse l'eût conduit jusqu'au coin de la maison, où il disparut, se dirigeant vers ses magasins. Chloé s'excusa et rentra pour quelques minutes afin de s'occuper du dîner. Elle était une maîtresse de maison de premier ordre, et j'avais goûté avec béatitude ses puddings et son pain.

Resté seul, je me retournai par hasard et je vis, accrochée à un clou près du jambage de la porte, une corbeille faite d'osier vert tressé. Avec un élan qui fit palpiter mes tempes brûlantes, mon esprit me représenta, intensément, des souvenirs de chasseurs de têtes, de *ces petits hommes sombres, durs, impitoyables, que l'on ne voit jamais, mais qui glacent l'heure de midi la plus chaude par la subtile terreur de leur présence dissimulée... de temps en temps, suivant que la vanité, l'ennui, l'amour ou l'ambition le pousse, l'un d'eux part avec son coupe-coupe et prend la piste silencieuse... Il revient triomphant, portant la tête coupée et sanglante de sa victime... La jeune fille à peau brune ou blanche qui l'intéresse particulièrement s'attarde, le sein palpitant, et jette de doux regards de tigre sur ce témoignage d'amour...*

Doucement je sortis de la maison et rentrai dans ma paillotte. Des clous auxquels il pendait je décrochai un *macheté* aussi lourd qu'une masse de boucher et aussi affilé qu'un rasoir de sûreté. Puis, riant doucement en moi-même je me dirigeai vers le bureau, meublé avec goût, de M. Louis Devoe, qui se permettait d'usurper la main de la Perle du Pacifique.

Il n'était jamais lent à comprendre les choses : un regard sur mon visage, un autre sur l'arme que je tenais à la main en franchissant sa porte, et soudain il disparut de ma vue. Je courus à la porte de derrière, la défonçai, et je le vis courir comme un daim le long de la route qui remonte pour atteindre le bois deux cents mètres plus loin. Je courus après lui en poussant un hurlement. Je me rappelle avoir entendu des femmes et des enfants qui criaient et les avoir vus fuir à mon passage.

Il filait, mais j'allais plus vite que lui. Au bout d'un mille j'étais presque à sa hauteur. Habilement il fit un crochet de côté et se précipita dans un pli de terrain qui s'accentuait, devenait un petit ravin. Je courus après lui, et au bout de cinq minutes je l'avais acculé contre une falaise infranchissable. L'instinct de conservation lui donna du courage, comme il en donne aux animaux traqués. Il se tourna vers moi, tout à fait calme, avec un sourire livide.

— Oh ! Rayburn, dit-il avec un effort si terrible pour prendre un ton dégagé que j'eus l'impolitesse de lui rire grossièrement à la face, oh, Rayburn, voyons, finissons-en avec cette sottise. Naturellement je sais bien que c'est la fièvre et que vous n'êtes pas dans votre état normal. Remettez-vous, mon cher, donnez-moi cette arme ridicule et revenons en parlant tranquillement de tout cela.

— Je reviendrai, dis-je, votre tête à la main. Nous verrons si elle continuera à tenir de charmants discours une fois dans la corbeille accrochée à sa porte.

— Voyons, dit-il d'un ton persuasif, j'ai trop bonne opinion de vous pour supposer que vous veuillez vous livrer à une plaisanterie. Mais même les divagations d'un fou doivent s'arrêter à un moment quelconque. Qu'est-ce que veut dire cette histoire de tête et de corbeille ? Remettez-vous et laissez cet absurde coupe-coupe. Qu'est-ce que Miss Greene penserait de vous ? conclut-il avec le ton de cajolerie qu'on prendrait vis-à-vis d'un enfant gâté.

— Ecoutez-dis-je, vous avez enfin trouvé la note juste. Ce qu'elle penserait de moi ? Il y a des femmes qui ont le plus profond mépris pour les sofas de crin et le sirop de groseille. Pour elles, les modulations savantes de votre conversation élégante ne feraient pas plus d'effet que le bruit de prunes pourries tombant de l'arbre pendant la nuit. Ce sont les jeunes filles qui vont et viennent dans les villages, raillant les jeunes hommes qui les courtisent quand les corbeilles à leurs portes sont vides. Une jeune fille, semblable à celles-là, attend. Seul un imbécile essaierait de conquérir une femme en geignant à sa porte comme un mendiant, ou en se pliant à ses caprices comme un domestique. Ce sont toutes des filles d'Hérodiade, et pour gagner leur cœur, un homme doit leur offrir, de ses propres mains, la tête de ses ennemis. Maintenant courbez la nuque, Louis Devoe ; ne soyez pas un lâche comme vous êtes un bavard autour d'une table à thé.

— Allons, allons, dit Devoe, faiblissant, vous me connaissez, n'est-ce pas Rayburn ?

— Oh oui, dis-je, je vous connais, je vous connais, je vous connais : mais la corbeille est vide ; les vieillards du village, et les jeunes hommes, et les jeunes filles brunes et celles qui sont blanches comme des perles vont et viennent, et voient qu'elle est vide. Voulez-vous vous agenouiller maintenant ou faut-il que nous nous colletions ? Ce ne serait pas digne de vous que les choses se passent grossièrement et brutalement. La corbeille attend votre tête.

La-dessus il se laissa aller. Il me fallut le rattraper tandis qu'il essayait de passer à côté de moi comme un lapin effrayé. Je l'étendis à terre et je posai un pied sur sa poitrine ; mais il se tordait comme un ver malgré les appels répétés à son sentiment des convenances et à son devoir, en tant que gentleman, de ne pas faire de manières.

A la fin, saisissant l'occasion d'une position favorable, j'abattis le macheté. Ce ne fut pas très dur ; il se débattit comme un poulet qu'on saigne pendant les cinq ou six coups qu'il me fallut donner pour lui couper la tête. Finalement il resta immobile et j'attachai la tête dans un mouchoir. Les yeux s'ouvrirent et se fermèrent trois fois pendant les cent premiers mètres. J'étais rouge jusqu'aux pieds du sang qui coulait, mais qu'est-ce que cela pouvait faire ? Avec joie je sentais sous ma main le contact rude de ses cheveux courts, drus et bruns, et de sa barbe taillée de près. J'arrivai chez les Greene et je jetai la tête de Louis Devoe dans la corbeille qui était encore pendue à un clou près du jambage de la porte. Je m'assis sous la vérandah et j'attendis. Le soleil était à deux heures de son coucher. Chloé parut et sembla surprise.

— Où êtes-vous allé, Tommy ? demanda-t-elle. Vous étiez parti lorsque je suis revenue.

— Regardez dans la corbeille, dis-je en me levant. Elle regarda et poussa un petit cri de joie : j'eus la satisfaction de le remarquer.

— O Tommy, dit-elle, c'est justement ce que je voulais vous demander. Elle coule un peu, mais ça n'a

pas d'importance. N'est-ce pas comme je vous disais ? Ce sont les petites choses qui comptent, et vous vous l'êtes rappelé.

Les petites choses ! Elle serrait la tête sanglante de Louis Devoe dans son tablier blanc. De minces filets rouges s'élargissaient sur le tablier et gouttaient à terre. Sa figure était radieuse et tendre.

Une petite chose, en vérité ! pensais-je encore. Les chasseurs de têtes ont raison. Voilà ce que les femmes aiment que l'on fasse pour elles.

Chloé vint vers moi. Personne ne nous observait. Elle me regarda de ses yeux bleu de mer qui disaient des choses qu'ils n'avaient jamais dites auparavant.

— Vous pensez à moi, dit-elle, vous êtes l'homme que j'ai décrit, vous pensez aux petites choses, et ce sont celles-là qui font que le monde vaut la peine qu'on y vive. L'homme qui veut que je l'aime doit tenir compte de mes petits caprices et me rendre heureuse par de menues attentions. Il m'apportera de petits péchés rouges en décembre si j'en ai envie, et pour cela je l'aimerai jusqu'en juin. Je ne tiens pas, pour moi aux chevaliers en armure qui tuent leur rival ou qui pourfendent des dragons. Vous me plaisez, Tommy.

Je me penchai et l'embrassai. Puis une moiteur vint à mon front, et je commençai à me sentir faible. Les taches rouges disparurent du tablier de Chloé et la tête de Louis Devoe se transforma en une noix de coco brune desséchée.

— Il y aura du pudding à la noix de coco pour le dîner, Tommy, dit Chloé, gaiement, et vous viendrez. Il faut que je rentre un moment

Elle s'enfuit avec une délicieuse vivacité.

Le Dr Stamford arriva précipitamment. Il saisit mon pouls comme si c'était avec sa propre fortune que j'eusse essayé de m'échapper.

— Vous êtes le plus grand fou qui ne soit pas encore dans un asile, dit-il furieux. Pourquoi avez-vous quitté votre lit ? Et ces choses idiotes que vous avez faites ! Ce n'est pas étonnant avec votre pouls qui bat comme une forge !

— Décrivez-m'en quelques unes, dis-je.

— Devoe m'a envoyé chercher, répondit Stamford. De sa fenêtre il vous a vu vous diriger vers le magasin du vieux Campos, le chasser vers la colline avec sa propre toise ; et puis revenir en vous emparant de sa plus grosse noix de coco.

— Ce sont les petites choses qui comptent, après tout, dis-je.

— C'est votre lit qui compte pour vous, à cette heure. Suivez-moi tout de suite ou bien je vous abandonne. Vous êtes mou comme une chiffe !

Aussi je n'eus pas de pudding à la noix de coco ce soir là ; mais je conçus quelque doute quant à la valeur des méthodes suivies par les chasseurs de têtes. Peut-être après tout que, depuis des siècles, les jeunes filles des villages regardent mélancoliquement les têtes dans les corbeilles accrochées aux jambages des portes et souhaitent d'y voir d'autres et de moins glorieux trophées.

O. Henry. (Trad. L. Landry.)

Pour tourner dans un jardin public

Tout récemment, la Compagnie *Cinétude* qui, sous la direction de médecins légistes, s'occupe de filmer des documentaires intéressant l'éducation physique, voulut filmer dans un joli cadre de verdure une dizaine d'enfants faisant des mouvements respiratoires. Elle pensa au Parc Montsouris et délégua son opérateur, M. André Raymond, auprès du conservateur des parcs et promenades pour obtenir une autorisation. Il y alla et fit sa demande avec l'assurance que donne l'espoir du succès. Il ne savait pas à qui il ayait affaire. Le conservateur était un adjoint — période de vacances — et, lorsqu'il sut ce qu'on attendait de lui, il pensa en avoir une congestion.

— Tourner dans le parc ! s'écria-t-il, ma parole... ma parole... (il suffoquait). on ne doute plus de rien... Et quand pensez-vous tourner dans le parc ?

— Mais... demain.

— Demain... demain... Mais une autorisation demande au moins 8 à 10 jours pour arriver à destination.

— Fort bien. Mais a-t-elle au moins des chances d'être agréée ?

— Agréée ? Naturellement non. Pensez qu'il y a des gens qui se respectent qui vont au Parc Montsouris.

L'opérateur commença d'être assez sérieusement inquiet. Personne jusqu'alors n'avait mis en doute sa respectabilité. Il se considère comme bien considéré, ainsi que les personnages — parmi lesquels le docteur Socquet — au nom de qui il faisait la demande. Il se demanda ce que le cinéma pouvait bien avoir de répréhensible

— Et qu'est-ce que vous voulez y faire, dans ce parc ? continua le conservateur.

M. Raymond expliqua de quoi il s'agissait. Film d'éducation physique, dix enfants faisant des mouvements respiratoires sur un fond harmonieux.

— Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie, fit le conservateur pour qui, sans doute, les mots « fond harmonieux » n'avaient pas de sens. Alors, les fortifs, ce n'est pas assez bon pour vous ?

Le demandeur crut qu'il s'était fait mal comprendre. Il recommença et fut tout étonné de voir le conservateur s'adoucir et répliquer avec une certaine bienveillance.

— Eh bien ! je consentirai à transmettre votre demande si vous m'indiquez l'heure exacte, à laquelle vous tournerez, l'emplacement exact que vous voulez et que d'ailleurs on vous choisira, le nombre de mètres carrés qui vous seront nécessaires, le lieu où vous placerez votre appareil et dont vous ne pourrez bouger sous aucun prétexte, le nombre exact des personnes que vous amènerez.

— Mais c'est impossible, le lieu peut être fixé, mais à cause du soleil, du temps, de la lumière, on ne peut être obligé de tourner autour, et s'il pleut...

— Arrangez-vous, vous ferez une nouvelle demande pour dix jours plus tard.

— Et s'il y a un enfant de moins ?

— Vous ne rentrerez pas.

— Et s'il y en a un de plus.

— On l'excluera.

M. Raymond commençait à avoir très chaud, il ne trouva rien à répondre. Mais le conservateur n'avait pas fini. Tout à coup une méfiance lui vint.

— Et comment, questionna-t-il, soupçonneux. Et comment seront-ils habillés, ces enfants ?

— Mais... nus jusqu'à la ceinture, naturellement.

Vraiment, cela dépassait les bornes. Le conservateur leva les bras au ciel et s'écria, tremblant d'indignation :

— Mais alors, ce sont des obscénités que vous voulez filmer.

L'opérateur délégué ne se sentit pas la force d'insister davantage, il bredouilla un vague adieu, sortit rapidement et alla boire quelque chose de frais.

C'est ainsi que, de nos jours, on aide en France une Compagnie cinématographique qui voulait « faire du documentaire » pour rehausser le prestige du cinéma français et de l'éducation physique.

Boisyvon.

Les Pages de ma Vie

par

Fédor Chaliapine

De la déchirure qui se format sur ma nuque le sang coula à flots, je m'enfuis précipitamment. A la maison on m'a battu de nouveau « parce que je ne voulais rien f... » mais je déclarai carrément « Faites de moi ce que vous voudrez mais jamais je ne retournerai plus à cette école ».

On me répondit que j'étais un « sale animal », « un trou » et autre chose, puis mon père décida que je n'arriverais jamais à quoi que ce soit et me plaça comme apprenti chez le cordonnier Tonkov mon parrain.

J'avais été déjà quelquefois chez lui en visite avec mon père et ma mère et je m'y plaisais beaucoup. Il y avait dans l'atelier une grande armoire vitrée et on y voyait disposés sur des rayons en un ordre parfait les différents ustensiles et des morceaux de cuirs de formes différentes.

Le cuir sentait bon, et les jolis ustensiles propres donnaient envie de jouer avec. Tout en général était très amusant. C'est surtout la femme de Tonkov qui me plaisait le plus.

En m'envoyant chez le cordonnier Fonkor, mon père me fit cette dernière recommandation :

— Apprend à bien faire les chaussures. C'est un métier très avantageux. Tu pourras y gagner beaucoup d'argent ; nous en avons bien besoin.

Je me mis au travail avec beaucoup de zèle. En somme, cela me plaisait beaucoup mieux que les règles de la grammaire et les tables de multiplication dont on encombrait ma tête à l'école.

Fonkor avait l'air très respectable : grand, large en épaules, la tête ornée de cheveux crépus, il portait toujours une chemise blanche et un vaste pantalon de satin.

Il me reçut d'une manière très aimable.

— Repose-toi aujourd'hui. Regarde ce que nous faisons. Tu commenceras ton travail dès demain.

Je dormis mal toute la nuit. Un désir irrésistible de travailler me dominait et à l'aube, vers six heures du matin j'étais debout, attendant avec les autres les ordres de mon nouveau maître.

On me donna d'abord un verre de thé avec un morceau de pain et ensuite le patron me donna quelques premières indications au sujet des cuirs, des semelles etc.

J'étais plein de bonne volonté, mais à mon grand étonnement cela n'allait pas du tout. Et puis j'avais sommeil n'ayant presque pas dormi presque toute la nuit. A la longue on s'aperçut autour de moi que je ne réussissais pas à exécuter ma tâche convenablement et mes nouveaux camarades se mirent à m'encourager par des coups assez énergiques dans le dos et ailleurs.

Heureusement le patron était mon parrain et les ouvriers étaient au courant de ma situation dans la maison mais quand même ils avaient la main dure.

Malgré tout, le sort n'a pas voulu que je devienne cordonnier. Bientôt je tombai malade, c'était assez grave, je me rappelle les heures de délire, les visions fantastiques qui assiégeaient mon cerveau malade, mon séjour à l'hôpital et, enfin, la convalescence.

Lorsque je fus complètement rétabli mon père me mit de nouveau chez un cordonnier, mais cette fois-ci chez un autre. Il trouvait que mon parrain était trop gentil pour moi et qu'il ne m'apprendrait rien de sérieux.

Chez le cordonnier Andreev c'était tout à fait différent. Malgré que je connaissais déjà un peu mon métier je fus désigné pour laver le plancher de la boutique, aller au marché avec la patronne, porter l'énorme panier tout chargé de victuailles...

Bref — c'était une vie de chien. On me battait impitoyablement. Ce que je ne peux pas comprendre encore c'est comment j'ai pu survivre à tout ce régime. Mais au moins j'appris assez convenablement mon métier et au bout d'un certain temps j'étais déjà capable de faire moi-même de petites réparations.

J'aimais surtout être envoyé chez les clients pour leur porter les commandes. Des fois je recevais 5-10 kopeks de pourboire. Alors je m'achetai un morceau de pain blanc et je le mangeai avec mon thé. J'avais toujours faim. Le patron nous nourrissait bien. Seulement comme j'étais le plus jeune, je touchais au plat le dernier, lorsqu'il n'y restait presque rien.

Ce qui était dur c'est surtout la veille des Fêtes de Noël : on travaillait alors 20 heures par jour : de 5 h. du matin jusqu'à minuit. Je ressemblais à un squelette à cette époque. Je n'en pouvais plus et aux approches du printemps je déclarai à mon père que j'avais mal aux jambes, que je ne pouvais plus travailler et je profitai de quelques égratignures sur mes pieds pour prouver à mon père ce bien fondé de mes prétentions.

(A suivre) L. Valter trad.

PROGRAMMES DES CINÉMAS DE PARIS

du Vendredi 12 au Jeudi 18 Août

2e ARRONDISSEMENT

Salle Marivaux, 15, boulevard des Italiens. — *Mathias Sandorf*, 5e épisode. — *Les actualités*. — *Ambitieuse*, scène dramatique. — Attraction : *Les Salvadors*, acrobates comiques. — Reprise de *La faute d'Odette Maréchal*, drame.

3e ARRONDISSEMENT

Pathé-Temple. — *Pathé-Journal*. — *Beaucitron et le chapeau gris*, comique. — *La Pocharde*, 11e épisode. — *Mathias Sandorf*, 5e épisode. — *Le souffle des Dieux*.

Palais des Fêtes. — 8, rue aux Ours. — Salle du rez-de-chaussée. — *Coccinel ouvre la pêche*, comique. — *L'autre parfum*, comédie. — *La Gangue*, scène dramatique. — *La Pocharde*, 11e épisode. — *Pathé-Journal*.

Salle du 1er étage. — *Actualités*, édition Pathé. — *La pêche au mari*, comédie gaie — *Le souffle des Dieux*, comédie dramatique. — *Fille d'indienne*, drame. — *Mathias Sandorf*, 5e épisode.

Programmes du 19 au 25 août.

Salle du rez-de-chaussée. — *Pathé-Revue*. — *La fugue de Moune*, comédie comique. — *Ambitieuse*, comédie dramatique. — *Mascotte court le Derby*, comédie sportive. — *La Pocharde*, 11e épisode. — *Pathé-Journal*.

Salle du 1er étage. — *Actualités-Pathé*. — *Lui ? chez les Indiens*, comédie comique. — *La revanche d'un timide*, comédie dramatique. — *Son crime*, drame. — *Mathias Sandorf*, 6e épisode.

4e ARRONDISSEMENT

Saint-Paul, 73, rue Saint-Antoine. — *Paysages d'été au Danemark*, plein air. *Saint-Paul-Journal*. — *La Pocharde*, 11e épisode. — *Beaucitron et le chapeau gris*, comique. — *Mathias Sandorf*, 4e épisode. — *Les découragés*, drame social.

5e ARRONDISSEMENT

Mésange, 3, rue d'Arras. — *Pathé-Journal*. — *Pathé-Revue* no 32, documentaire. — *La Pocharde*, 10e épisode. — *Mathias Sandorf*, 4e épisode. — *Micheline*.

Saint-Marcel, boulevard Saint-Marcel. — *Billy acteur malgré lui*, comique. — *Micheline*, comédie dramatique. — *Gaumont-actualités*. — Attraction : *Perchicot*, chanteur. — *La geôle*, drame. — *La Pocharde*, 10e épisode.

6e ARRONDISSEMENT

Palace-Cinéma Danton. — 99, boulevard Saint-Germain. — Fleurus 27-50. — *Pathé-Revue*. — *Mathias Sandorf*, 5e épisode. — *Micheline*. — *La faute d'Odette Maréchal*, drame. — *Gaumont-Actualités*.

Programme du 19 au 25 août. — *La revanche d'un timide*. — *Mathias Sandorf*, 6e épisode. — *La fugue de Moune*, comédie gaie. — *Le souffle des Dieux*, drame. — *Gaumont-Actualités*,

7e ARRONDISSEMENT

Cinéma Sèvres, 80 bis, rue de Sèvres, (angle des boulevards de Montparnasse et des Invalides). — Fleurus 28-09. — *Micheline*. — *Jeune fille à louer*, comédie. — *Mathias Sandorf*, 5e épisode. — *Pathé-Journal*. — *Pathé-Revue*. — Intermède : *Valdonne*, chanteur à voix.

Cinéma Récamier, 3, rue Récamier. — *Actualités*. — *La Pocharde*, 11e épisode. — *Les millions des sœurs Jumelles*, comédie gaie. — *Micheline*, comédie dramatique.

9e ARRONDISSEMENT

Delta-Palace-Cinéma, 17, boulevard Rochechouart. Trudaine 67-89. — Direction : M. A. Jallon. — *Delta-Journal*. — *Mathias Sandorf*, 5e épisode. — *Le navire abandonné*, drame maritime. — *Comme Papa !* comique. — *Une bonneterie moderne*, documentaire. — *Renoncement*, comédie dramatique. — Sur scène : *Germaine Rieux*, chants et danses à transformations.

Cinéma-Rochechouart, 66, rue de Rochechouart. Trudaine 67-89. Directeur : M. A. Jallon. — *Cœur de mannequin*, drame. — *Joë détective*, comique. — *Une salomé moderne*, comédie dramatique. — *Eclair-Journal*. — Sur scène : *The Two Brigthon's*, comédiens danseurs.

> ***Voici venir l'été, résusciteur de vieux films..... Allons, Messieurs les Loueurs, un bon mouvement : rappelez* Les Proscrits.**

10e ARRONDISSEMENT

Tivoli, 19, faubourg du Temple. — *Effets de neige au Danemark*, plein air. — *Tivoli-Journal*. — *Beaucitron chez les sauvages*, comique. — *Mathias Sandorf*, 5e épisode. — *La pêche au mari*, comique. — *Le souffle des Dieux*.

12e ARRONDISSEMENT

Lyon-Palace, rue de Lyon. — *Gaumont-Actualités*. — *Deux mains dans l'ombre*, drame. — *La Pocharde*, 11e épisode. — *Billy acteur malgré lui*, film comique. — Attraction : *Perchicot*, chanteur. — *Le souffle des Dieux*, comédie dramatique.

13e ARRONDISSEMENT

Gobelins, 66, *bis* Avenue des Gobelins. *Pathé-Journal*. — *Pathé-Revue*, no 32. — *L'ours et les deux compagnons*, dessins animés. — *La Pocharde*, 10e épisode. — *Mathias Sandorf*, 4e épisode. — *Micheline*, comédie dramatique. — *Ribadouille a la berlue*, comique.

14e ARRONDISSEMENT

Gaité, rue de la Gaité. — *Pathé-Journal*. — *Pathé-Revue* no 32. — *Oh ! la paix*, comique. — *La Pocharde*, 10e épisode. — *Micheline*, comédie dramatique.

Splendid-Cinéma-Palace, 60, avenue de la Motte-Picquet, Saxe 65-03. M. Messie. directeur. — *Pathé-Journal*. — *Pathé-Revue*. — *Effets de neige au Danemark*, documentaire. — *Au pays des Célestes*, plein air. — *Mathias Sandorf*, 5e épisode. — *Le pauvre amour*. — *Micheline*, comédie dramatique. — *Joë au studio*, comique. — Intermède : *Mme Liane d'Astier*, diseuse à voix.

La semaine prochaine : *La proie* et *Le souffle des Dieux*.

Splendide-Cinéma, 3, rue Larochelle. Directeur : M. Ch. Roux. — *Les actualités de Splendide-Cinéma*. — *La pêche au mari*, comique. — *La pierre de touche*, comédie dramatique. — *Suzy Flocon de Neige*, comédie sentimentale.

15e ARRONDISSEMENT

Grenelle, 122, rue du Théâtre. — *Pathé-Journal*. — *Pathé-Revue* no 32, documentaire. — *Le renard et le corbeau*, dessins animés. — *La Pocharde*, 10e épisode. — *Mathias Sandorf*, 5e épisode. — *Micheline*, comédie dramatique.

Programmes des Cinémas de Paris

La semaine prochaine : *Le souffle des Dieux*, comédie dramatique.

16e ARRONDISSEMENT

Mozart-Palace, 49, 51, rue d'Auteuil. 16e. — Programme du vendredi 12 au lundi 15 août. — *Une bonneterie moderne*, documentaire. — *Mathias Sandorf*, 5e épisode. — *Charley blanchisseur*, comique. — *L'avalanche*, drame. — *Eclair-Journal*. — Programme du mardi 16 au jeudi 18 août — *La Pocharde*, 11e épisode. — *Joë détective*, comique. — *Pathé-Journal*. — *Fleur de Jade*. — *Une partie de campagne*, comique.

Programme du 19 au 22 août. — *Du sang dans la prairie*, drame. — *Mathias Sandorf*, 6e épisode. — *Pathé-Journal*. — *Le diamant de la couronne*. — *L'ours et les deux compagnons*, dessins animés. — Programme du 23 au 25 août. — *Chez les anthropophages*, première étape. — *La Pocharde*, 12e et dernier épisode. — *La pêche aux maris*, comique. — *Pathé-Journal*. — *Micheline*. — *Charlot grande coquette*, comique.

17e ARRONDISSEMENT

Le Select, 8, avenue de Clichy. — *Chez les anthropophages*, 4e étape. — *Deux mains dans l'ombre*, drame. — *Gaumont-actualités*. — *Madge l'écervelée*, comédie.

Royal-Wagram, avenue Wagram. — *10 minutes au Music-Hall* no 21 — *Ambitieuse*, comédie. — *Brûle-la-Route*, comédie sportive. — *Pathé-journal*. — *La Pocharde*, 11e épisode.

Lutetia-Wagram, avenue Wagram. — *Chez les Anthropophages*, 4e étape. — *Le Souffle des Dieux*, comédie dramatique — *La Gangue*, scène dramatique. — *Gaumont-Actualités*.

Ternes-Cinéma, avenue des Ternes, 5. — *Pathé-Journal*. — *Master Beverly Dandy*, roman d'aventures. — *Mathias Sandorf*, 5e épisode. — *Après l'abandon*, drame.

Maillot-Palace-Cinéma, 74, avenue de la Grande-Armée. — Programme du vendredi 12 au lundi 15 août. — *La pocharde*, 11e épisode. — *Joë détective*, comique. — *Pathé-Journal*. — Programme du mardi 16 au jeudi 18 août. — *Une bonneterie moderne*, — *Mathias Sandorf*, 5e épisode. — *Charley blanchisseur*, comique. — *L'Avalanche*, drame. — *Eclair-journal*.

Cinéma Legendre, 128, rue Legendre. — Directeur : A. Jallon. — *Legendre-Actualités*. — *Cœur de mannequin*, comédie dramatique. — *Le plus bel enfant de Belgique*. — *Trois maris pour une femme*, comédie. — Intermède : *Nelly Borello*, diseuse à voix.

18e ARRONDISSEMENT

Théâtre Montmartre, cinéma music-hall, place Dancourt et rue d'Orsel, 43, — Maurice Robert, directeur. — Programme du 12 au 18 août. — *Les caprices du destin*. — *Picratt jockey*. — *Côtes scandinaves*. — *Les actualités de la semaine*. — *Mathias Sandorf*, 5e épisode. — Attraction : *Donal* dans ses créations.

Programme du 19 au 25 août

Profanation. — *Joë détective*. — *Mathias Sandorf*, 6e épisode. — *Les actualités de la semaine*. — Attraction : *Jules Combe*, le chansonnier Montmartrois.

19e ARRONDISSEMENT

Secrétan, 7, Avenue Secrétan. — Programme du 12 au 18 août. — *Pathé-Journal*. — *Beaucitron et le chapeau gris*, comique. — *La Pocharde*, 11e épisode. — *Mathias Sandorf*, 4e épisode. — *Le souffle des dieux*.

20e ARRONDISSEMENT

Féerique-Cinéma, 146, rue de Belleville. — *Pathé-Journal*. — *La pierre de touche*, comédie dramatique. - Attraction : *Mary and Dauzt*, équilibristes. — *Le roi du volant*, comédie dramatique. — *La Pocharde*, 11e épisode.

Belleville-Palace, 130, boulevard de Belleville. — *Gaumont-actualités*. — *Les cavaliers de la nuit*, scène d'aventures. — *La Pocharde*, 11e épisode — Attraction : *Kanui and Lula*, danses. — *Le souffle des Dieux*, comédie dramatique.

BANLIEUE

Clichy. — *Pathé-Journal*. — *Beaucitron et le chapeau gris*, comique. — *La Pocharde*, 11e épisode. — *Mathias Sandorf*, 5e épisode. — *Le souffle des dieux*.

Levallois. — *Pathé-Journal*. — *La lampe d'Aladin*, comique. — *La Pocharde*, 9e épisode. — *Geo Dax*, comique du Cirque de Paris. — *Mathias Sandorf*, 4e épisode. — *L'enfant du Carnaval*, com. dramatique.

Montrouge. — *L'automne au Jutland*, plein air. — *Montrouge-actualités*. — *Mathias Sandorf*, 5e épisode — *La pêche au mari*, comique. — *Mascotte court le Derby*, comédie sportive.

Olympia Cinéma de Clichy. — *Coccinell ouvre la pêche*, fantaisie burlesque. — *La Gangue*, scène dramatique. — *Le roi de l'audace*, 9e épisode. — Attraction : *Guivel*, chanteur. — *Deux mains dans l'ombre*, drame. — *Gaumont-Actualités*.

Bagnolet. — *Pathé-Journal*. — *Beaucitron et le chapeau gris*, comique. — *La pocharde*, 11e épisode. — *Mathias Sandorf*, 2e épisode. — *Le souffle des Dieux*, comédie dramatique.

Vanves. — *Pathé-Journal*. — *Pathé-Revue* no 32. — *Le cercueil infernal*, drame. — *La Pocharde*, 10e chapitre. — *Micheline*, comédie dramatique.

Nous demandons à

VOIR

encore une fois

La Voix des Ancêtres
avec HARRIET BOSSE ooo

Les Proscrits
avec VICTOR SJOSTROM oo

Madame Qui ?
avec BESSIE BARRISCALE o

Richesse maudite
avec CHARLES RAY ooo

La Bombe
avec HARRIETT BOSSE oo

Un Ours
avec MODOT ooo ooo

Le Retour aux Champs
de J. DE BARONCELLI ooo

Carmen du Klondyke

Intolérance
avec MAE MARSH, LILIAN GISH, BESSIE LOVE, SEENA OWEN, ROBERT HARRON ooo oco ooo

CONCOURS
DE SCÉNARIOS

Envoyez-nous un scénario cinégraphique. Des journaux comme *Le Film*, *Ciné pour tous*, *Bonsoir*, en ont publiés d'excellents qui vous ont appris le découpage, le style et le mouvement de ces ouvrages spéciaux. Essayez de composer un thème d'écran, drame ou comédie, découpez-le et bornez-vous à des moyens simples : peu de décors, peu de personnages mais beaucoup de sincérité, un peu de goût, et du talent si vous pouvez. ... ...

Jury : Dans ce Jury seront représentés les metteurs en scène (*J. de Baroncelli, Marcel L'Herbier, Léon Poirier, René Le Somptier, etc.*) les interprètes (*Signoret, Van Daële, André Nox, Séverin-Mars, etc.*) et les spectateurs *Boisyvon, René Bizet, Canudo, J.-L. Croze, Fréjaville, Lionel Landry, P. de la Borie, Pierre Henry, Pierre Scize, Urviller, Marcel Yonnet, etc.*)

Clôture : La date extrême pour l'envoi des manuscrits est fixée au 1er Août prochain.

Prix : Le meilleur scénario choisi par le Jury recevra un prix de Mille francs et sera publié dans *Cinéa*, si l'auteur le désire. Et bien entendu *Cinéa* s'emploiera à le faire connaître des maisons d'éditions françaises. ... ...

cinéa
10, RUE DE L'ÉLYSÉE
PARIS

LES STARS
DE FRANCE ET D'AMÉRIQUE
SONT EN PHOTO CHEZ

J. THIOLAT, 1, rue Darcet
Paris (17e)

Portraits de :

Mary Pickford - Norma Talmadge - Charles Chaplin - Douglas Fairbanks - Nazimova - Mary Miles Minter - William S. Hart - Ralph Graves - Pearl White - Lilian Gish - Richard Barthelmess - William Farnum - Pauline Frederick - Constance Talmadge - Thomas Meighan - Jackie Coogan ... ...

Les 16 photos (18/24) : **10** fr.
franco : **10** fr. **50**

Portraits de :

EDMOND VAN DAËLE
EVE FRANCIS
ANDRÉ NOX
EMMY LYNN
GABRIEL SIGNORET

3 fr. la photo — **3** fr. **50** franco

(Mandats au nom de J. THIOLAT)

BONSOIR

Vous dira quels sont les bons soirs du cinéma. .. ..

Si vous aimez le cinéma, vous aimez

BONSOIR

CONCOURS
DE
PHOTOGRAPHIES D'AMATEURS

Envoyez à *Cinéa* des photos de n'importe quel format, représentant des acteurs de ciné dans la vie privée, ou des aperçus du travail cinégraphique en plein air, en studio, etc..., tout ce qui se rapporte à l'écran et pourra résumer en quelque sorte les coulisses du Cinéma. Le Jury sera composé de six opérateurs français : MM. Bousquet, Chaix, Gibory, Irvin, Forster et Lucas. ... ., ...

Prix : Le premier prix recevra deux cents francs et sera reproduit sur la couverture de *Cinéa*, il y aura quatre seconds prix de cinquante francs, qui seront reproduits dans *Cinéa*.

cinéa
10, RUE DE L'ÉLYSÉE
PARIS

Imprimerie spéciale de **cinéa**, 84, rue Rochechouart, Paris. Le gérant : A. Paty.